

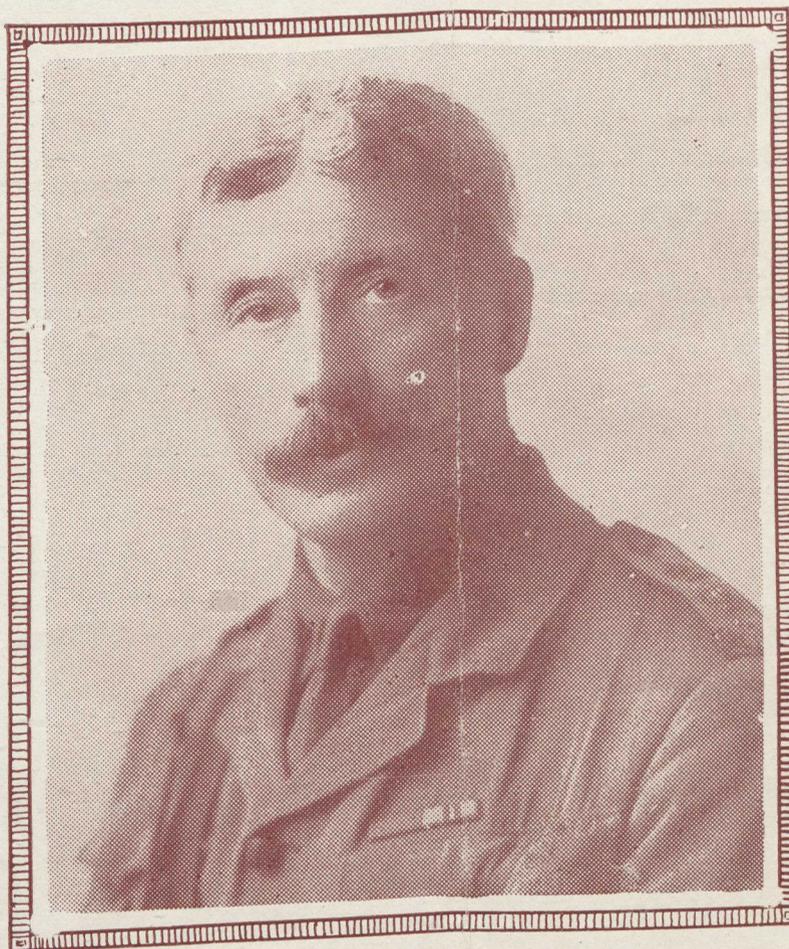
# La Vie Canadienne

QUEBEC  
5 Decembre 1918

REVUE HEBDOMADAIRE

TOME I  
No 22

RELIGION—POLITIQUE—SCIENCES—ARTS



Le Major-Général Sir DAVID WATSON

# LA VIE CANADIENNE

LA VIE CANADIENNE est publiée à Québec et imprimée aux ateliers de la Cie de l'Événement,  
30, rue de la Fabrique ; nom de l'éditeur : J.-E. Barnard.

## SOMMAIRE

En passant.....	Divers	La messe dans les blés ( <i>Suite et fin</i> ).....	Ch. Guénet
Le bolchévisme au Canada.....	J.-A. Lander	Femme et femme.....	Jean Lander
L'Immigration.....	J. E. Prince	Les faits de la semaine.....	Joinville
La semaine liturgique.....	l'abbé J.-A. D'Amours	Un document bolchéviste en Ontario.....	
Une semaine de guerre.....	A. Gobeil	Echos et commentaires.....	LeLiseur

TÉLÉPHONES { LEVIS - - 46  
                  { QUÉBEC 6207

# JOS. GOSSELIN LIMITÉE

ENTREPRENEURS GÉNÉRAUX  
— ET INGÉNIEURS —

Constructions d'Églises, de Couvents, d'Édifices  
de toutes sortes



SIEGE SOCIAL :  
55, RUE ST-GEORGES,  
LEVIS, P. Q.

SUCCURSALE:  
85, RUE DALHOUSIE,  
QUÉBEC, P. Q.

# La Vie Canadienne

REVUE HEBDOMADAIRE

TOME I

QUEBEC, 5 DECEMBRE 1918

No 22



## EN PASSANT



### Il y a cent ans

EN 1818, il y a juste un siècle, curieuse coïncidence, le chansonnier Beranger chantait, en des vers assez vagues de pensée quoique bien facturés, la "Sainte-Alliance des peuples". La chanson ne s'est pas encore montrée prophétique, car depuis un siècle la Sainte-Alliance des peuples n'a pas eu plus de réalité que la Sainte-Alliance des empereurs et des rois. Celle-là moins encore que celle-ci ne reposait sur un fondement solide. Il y avait dans ce fondement plus d'illusions que de réalités, plus d'aspirations que de sagesse, plus d'ignorance que de science du caractère des peuples et des conditions d'une sage politique.

Voici tout de même cette curieuse chanson. En la relisant demandons-nous si elle ne pourrait pas s'appliquer à la "société des nations":

J'ai vu la Paix descendre sur la terre,  
Semant de l'or, des fleurs et des épis,  
L'air était calme, et du dieu de la guerre  
Elle étouffait les foudres assoupis.  
"Ah ! disait-elle, égaux par la vaillance,  
"Français, Anglais, Belge, Russe ou Germain  
"Peuples, formez une Sainte-Alliance,  
"Et donnez-vous la main

"Pauvres mortels, tant de haine vous lasse;  
"Vous ne goûtez qu'un pénible sommeil.  
"D'un globe étroit divisez mieux l'espace ;  
"Chacun de vous aura place au soleil.  
"Tous attelés au char de la puissance,  
"Du vrai bonheur vous quittez le chemin  
"Peuples, formez une Sainte-Alliance  
"Et donnez-vous la main.

"Chez vos voisins vous portez l'incendie ;  
"L'aiglon souffle, et vos toits sont brûlés;  
"Et quand la terre est enfin refroidie,  
"Le soc languit sous des bras mutilés.  
"Près de la borne où chaque Etat commence,  
"Aucun épi n'est pur de sang humain.  
"Peuples, formez une Sainte-Alliance  
"Et donnez-vous la main.

"Des potentats, dans vos cités en flamme  
"Osent, du bout de leur sceptre insolent,  
"Marquer, compter et recompter les âmes  
"Que leur adjuge un tricomphe sanglant.  
"Faibles troupeaux, vous passez, sans défense,  
"D'un joug pesant sous un joug inhumain.  
"Peuples, formez une Sainte-Alliance  
"Et donnez-vous la main

"Que Mars en vain n'arrête point sa course;  
"Fondez les lois dans vos pays scuffrants ;  
"De votre sang ne livrez plus la source  
"Aux rois ingrats, aux vastes conquérants.  
"Des astres faux conjurez l'influence;  
"Effroi d'un jour, ils pâliront demain.  
"Peuples, formez une Sainte-Alliance  
"Et donnez-vous la main.

"Oui, libre enfin, que le monde respire ;  
"Sur le passé jetez un voile épais.  
"Semez vos champs aux accords de la lyre;  
"L'encens des arts doit brûler pour la paix.  
"L'espoir riant, au sein de l'abondance,  
"Accueillera les doux fruits de l'hymen.  
"Peuples, formez une Sainte-Alliance  
"Et donnez-vous la main."

Ainsi parlait cette vierge adorée,  
Et plus d'un roi répétait ses discours.  
Comme au printemps la terre était parée ;  
L'automne en fleurs rappelait les amours.  
Pour l'étranger, coulez, bons vins de France ;  
De sa frontière il reprend le chemin.  
Peuples, formez une Sainte-Alliance  
Et donnez-vous la main.

Evidemment, le talent facile, ironique, mais assez superficiel de Béranger n'a pas su trouver un enthousiasme bien enlevant pour sa Sainte-Alliance des peuples, et l'on voit pas dans sa chanson qu'il en ait eu non plus une idée bien nette. Pour l'appliquer à la "Société des Nations" il faudrait en retrancher et y ajouter assez notablement.

Tout de même cette chanson renferme une leçon d'histoire et une leçon de politique. Dans sa médiocrité manifeste, indiscutable, elle est un document, bon à citer.

Si la Sainte-Alliance des peuples a eu un si sanglant centenaire, après n'avoir guère connu d'autres succès que des élucubrations verbales, c'est que ceux qui la préconisaient n'en avaient qu'une idée vague, et n'en connaissaient que d'une façon trop imaginative les conditions essentielles.

Les mêmes illusions et les mêmes ignorances ne pourront que nuire à la société des Nations, qui devra reposer sur de bonnes bases de droit, de justice, de charité, de vérité et de vertu.

S. D.

## Du Problème de la Paix

DE la poésie légère de Béranger passons aux solides constatations d'un écrivain dont la puissante clairvoyance, qui avait écrit *l'Histoire de deux peuples*, vient de donner une des plus lumineuses leçons d'histoire du siècle dernier qui ait été écrite : *l'Histoire de trois générations, 1815-1918*. Avec son acuité et sa netteté de vision, égalées par un esprit puissamment synthétique, M. Jacques Bainville a fait une étude de la politique française du 19<sup>e</sup> siècle en fonction de la politique européenne, qui devrait être lue et comprise par tous ceux qui doivent comprendre les réalités du passé en vue d'assurer le bien de l'avenir.

Voici ce qu'il écrivait en septembre ou octobre derniers—son livre fut achevé d'imprimer le 14 octobre 1918 :

“Et maintenant, il s'agit de savoir ce qu'on fera, ce qu'on pensera demain. Il y aura l'Europe à reconstruire. Tous les problèmes du passé sont remontés à la surface, et il s'en est ajouté de nouveaux, de plus vastes, qui, peut-être, n'ont pas fini de se développer. Ce ne sont plus seulement quelques peuples qui se trouvent en présence et, comme aux moments les plus difficiles d'autrefois, une demi-douzaine d'Etats qui avaient l'habitude de rivaliser, de guerroyer et de négocier entre eux. L'âge, que nous aurons encore connu, de la pentarchie ou de l'hexarchie européenne, est sans doute un âge révolu. Le monde entier, avec de jeunes Empires qui naguère se tenaient à l'écart des affaires d'Europe, est impliqué dans cette guerre immense. Quelle sera la place, quelle sera la politique de la France dans cet univers nouveau ?

“Car il faudra encore avoir une politique. L'illusion qu'une fois la paix, une bonne paix obtenue, tout ira de soi-même, est la pire des illusions. Si, dans cette grande mêlée de forces et d'intérêts, la France n'apportait que le petit bagage de formules qu'elle tient de la démocratie libérale, elle serait bien dépour-

vue. Au cours de ces années terribles, nous avons vu renaître, telles qu'elles étaient au milieu du siècle dernier, les rêves et les idées qui, alors, avaient si cruellement desservi le peuple français. Principe des nationalités, Société des Nations, guerre aux autocraties et aux puissances réactionnaires, confiance aux peuples et au progrès : voilà de vieilles connaissances. Ces idées, il est vrai, n'ont plus l'attrait sentimental qu'elles ont exercé chez nous sur une génération. Un réalisme acquis par de dures épreuves les tolère par une sorte de respect humain, et s'en impatiente souvent. C'est une sorte de verbalisme conventionnel qui n'a qu'une force de propulsion très faible, et qui, au jour de l'application pratique, s'il ne devait être corrigé par les faits, comporterait moins d'avantages que de déceptions et de dangers.

“Ce qui a échoué, ce qui a causé tant de maux dans le passé, comme nous avons essayé de le montrer par ce livre, ne pourra pas être heureux ni bienfaisant dans l'avenir. La démocratie ne deviendra pas plus prévoyante. Les lois de la vie n'auront pas changé. L'espèce humaine non plus. Seulement, la concurrence sera peut-être plus âpre et les rapports entre les nations plus complexes. Un petit nombre de principes simples et assurés, d'axiomes de bon sens, pareils à ceux qui avaient fait grandir la France d'autrefois et qui la protégeaient, seront aussi la ressource de l'avenir. Comme l'avait dit, à une date critique, un Français qui n'a jamais été si bien inspiré que ce jour-là, il n'y a pas de vieille politique, il n'y en a pas de neuve : il y a la *politique éternelle*.”

Ce que Bainville dit ici au point de vue français, chacun doit le dire, non seulement au point de vue de sa patrie, mais au point de vue de l'humanité ; non pas de l'humanité au sens abstrait, mais de l'humanité composée de nations qui ont intérêt à ce que du bien de toutes résulte le bien de chacune.

On ne referra pas une humanité nouvelle, et le Christ, qui a pourtant changé si profondément la face du monde, n'a fait aucune révolution, n'a renversé aucun pouvoir. Il s'est au contraire comme adapté à la vaste organisation de l'Empire Romain dont l'unification servit à la diffusion de l'Évangile, dont la vieille législation, dans ce qu'elle avait de sage et d'éternellement juste, a passé, par l'Église, dans la vie des nations chrétiennes, dans notre civilisation.

Toujours au cours de l'histoire, il s'est trouvé vrai que les hommes de progrès sont ainsi des hommes de tradition. Bien rarement les novateurs et les agitateurs furent de sages politiques et des bienfaiteurs de leur pays. En politique, comme en toute science humaine, il y a des principes et des règles qui demeurent, qui ne changent pas, qui sont éternels.

S. D.

## Symptômes inquiétants

CERTAINES menaces de grèves récentes ou même présentes, dans les autres provinces et aussi dans la nôtre, ont de quoi faire réfléchir et même inquiéter ceux qui doivent s'intéresser au problème social, c'est-à-dire tout le monde.

On a semé le mépris de l'autorité et des lois, le particularisme et l'égoïsme, la haine des classes et des races : voici la moisson qui continue de lever.

Nous disons plus loin que le bolchévisme n'est pas à redouter présentement au Canada. Il se peut que nous soyons, là encore, trop optimistes. Rien n'est plus facile que de troubler les esprits quand on flatte les passions de cupidité et d'orgueil des âmes populaires.

Depuis qu'elle existe, l'humanité se laisse toujours prendre à la même tentation qui fit tomber le premier homme, qui était plus fort et plus intelligent que ses enfants déchus. C'est en lui suggérant de conquérir son indépendance et son autonomie, en décrivant une défense dont il lui disait qu'elle n'avait pas sa raison d'être, que le serpent suscita la première révolte de l'homme contre Dieu. Et Adam se laissa prendre au piège, où tous ses fils viennent choir les uns après les autres. Prêchez la révolte aux hommes, promettez-leur plus de pouvoir, plus de bien-être; exploitez l'envie secrète qu'ils ont au cœur contre tout ce qui les domine d'une façon ou de l'autre : vous êtes sûrs d'être écoutés favorablement et d'être suivis; vous êtes sûrs de devenir vite populaires. Tous les plus grands malfaiteurs des peuples ont été populaires, adulés par les foules, couverts d'applaudissements.

Par contre, depuis les prophètes d'Israël et depuis les Apôtres, tous ceux qui ont voulu enseigner aux peuples leurs devoirs ont été martyrisés. Leur fortune, s'ils en avaient, leur réputation, leurs relations, leur vie : tout a dû subir le martyre d'une façon ou d'une autre.

Nous avons toujours trouvé une grande mais triste vérité dans cette parole d'un savant professeur romain, qui connaissait aussi bien le passé que le présent auquel il était mêlé :

*"Si vous voulez vous venger complètement d'un ennemi, ne le faites condamner, ni à la prison, ni à l'exil; faites-le simplement condamner à défendre la vérité, et les bourreaux surgiront de tous côtés pour le lapider."*

Qu'on n'oublie pas la thèse énoncée par Donoso Cortès : dans le monde, sans l'intervention de Dieu, c'est le mal qui triomphe du bien.

Ne soyons donc pas surpris de voir le mal surgir quand on l'a semé et cultivé avec persévérance. Mais ne soyons pas non plus découragés. Prêchons quand même la vérité pour diminuer le mal d'abord et ensuite avec la certitude que l'intervention de Dieu nous donnera, après des défaites temporaires, la victoire finale.

En attendant, profitons des leçons que nous donnent les faits, et quand nous voyons le désordre menacer,

même éclater, sachons remonter à la cause du mal. Après avoir entendu bien des propos révolutionnaires, ne soyons pas surpris d'entrevoir des actes de rébellion contre l'organisation de notre société percer de côté et d'autre. Qui sème ou laisse semer le vent, est sûr et ne doit pas s'étonner de récolter la tempête. La tempête, ce n'est que du vent qui s'est chargé d'orages et de violences dans l'âme populaire.

J. A. B.

## Testament

Lorsque nous aurons fait la guerre triomphante,  
Et que notre Patrie aura repris son rang,  
Alors, avec les maux que la conquête enfante,  
Disparaîtra l'horreur qui suit le conquérant.

Alors la grande France aimante et sans rancune,  
Semant ses jeunes blés sous ses lauriers nouveaux,  
Fêtera le Travail, père de la Fortune,  
Et chantera la Paix, mère des longs travaux.

Car ce sera la Paix calme, sereine, auguste,  
Qui désarme les bras sans armer les esprits;  
Car nous nous montrerons des vainqueurs au cœur juste  
Et nous ne reprendrons que ce qui nous fut pris.

Et ce ne sera plus qu'une immense allégresse  
Qui frémira d'un bout à l'autre du pays,  
Quelqu'un de ces transports comme en connut la Grèce,  
Quand les Perses fuyaient de ses champs envahis.

Quant à moi, le farouche et vieux crieur de guerre,  
Que je survive ou non au choc libérateur,  
Mon œuvre, je le sais, ne lui survivra guère  
Et mes Chants du soldat n'auront plus de chanteur.

Oui, oui, l'heure viendra—qui prévoit peut prédire—  
Où ces cris de fierté chers au pays vaincu,  
Au pays consolé sembleront un délire ;  
Où nul ne comprendra la haine où j'ai vécu.

Car, forgeron brutal et tout de violence,  
Je frappais à grands coups pour frapper à coups sûrs,  
Et mes vers martelés comme des fers de lance  
Ne sont pas un trophée à placer sur des murs.

Non, non ! C'est avant tout une arme populaire,  
Un épieu dans les bois au hasard ramassé  
Qui, le combat fini, tombe avec la colère,  
Où reste dans la plaie après qu'il a blessé...

Que tel soit mon destin et ma part est trop belle !  
Je n'en voudrais pas plus et n'en rêve pas tant.  
Aussi, loin d'écarter mon néant, je l'appelle :  
Oh oui ! puisse aujourd'hui, tout à l'heure, à l'instant,

La France s'élancer de victoire en victoire,  
Puisse — son fier triomphe à jamais établi —  
Mon nom être englouti dans ce torrent de gloire,  
Et mon livre inconnu se perdre dans l'oubli !

PAUL DÉROULÈDE.

DE NOTRE DESTINÉE



# Le Bolchévisme au Canada



NOS lecteurs trouveront dans notre présent numéro, la traduction intégrale et bien littérale d'une proclamation bolchéviste, distribuée secrètement par milliers (dit la *Gazette* de Montréal, qui en a publié dernièrement le texte anglais) dans les principaux centres industriels de l'Ontario: Toronto, Hamilton, Niagara Falls. Le même journal fait remarquer, dans un article éditorial, qu'il est bon de mettre au jour une pareille propagande, qui ne peut avoir cependant de succès au Canada, si ce n'est parmi les voleurs et les plus ignorants des étrangers admis chez nous. Que cette proclamation bolchéviste soit d'origine russe et soit l'œuvre d'un folliculaire ignorant des conditions de la classe ouvrière en notre pays, cela aussi est bien évident. Mais, comme le fait observer le grand journal canadien anglais de Montréal, les auteurs de cette propagande criminelle doivent être recherchés cependant par la justice, pour être mis en sûreté, à l'asile des aliénés ou au pénitencier des criminels, selon leur degré d'inconscience ou de culpabilité. L'intention de leur propagande est évidemment méchante, subversive, révolutionnaire. Si cette tentative ne peut avoir de succès au Canada, elle peut cependant y faire du mal. Pour cette raison, et aussi pour l'intérêt théorique qu'offre le document en lui-même, il est bon que les hommes sérieux en prennent connaissance et voient, pris sur le fait, le mode de perversion employé par le socialisme. C'est la raison qui lui fait trouver place en notre revue.

En écrivant notre article de la semaine dernière et en signalant le socialisme ou bolchévisme comme un des plus redoutables dangers qui menacent la paix du monde, nous avons dit comment il nous paraît que le bolchévisme n'est bien qu'un développement violent du socialisme. Nous ne connaissions pas alors la confirmation apportée par cette proclamation à notre assertion. Nous savions qu'en France, en Angleterre, en Autriche et en Allemagne des socialistes se reconnaissaient frères des bolchévistes. Et nous savions que les socialistes plus honnêtes qui séparaient leur cause du bolchévisme ne réussissaient cette scission qu'en répudiant, pour une part, les principes de leur parti. Mais la logique des événements va parfois plus vite que la logique des idées, et il a ainsi suffi du fanatisme quasi mystique des Russes ignorants pour voir déduire des idées et des passions du socialisme les faits logiques mais horribles du bolchévisme. La déduction brutale est exposée et louée dans le document que nous publions aujourd'hui.

En lisant ce document, plusieurs de nos lecteurs

se feront sans doute à eux-mêmes l'observation que ce n'est pas la première fois qu'ils entendent des cris de haine contre le capital, contre la guerre en général, sans distinction de juste ou d'injuste, tenue pour une entreprise des profiteurs de tous les pays, des appels plus ou moins voilés à l'envie et à la colère du prolétariat contre les classes dirigeantes ou les autorités sociales perfidement conspuées.

Les bolchévistes n'ont pas, en effet, pour seuls complices, en dehors de la Russie, les socialistes prédicants de la haine des classes, instigateurs du communisme, organisateur du "grand soir". Comme ils ont eu pour précurseurs tous ceux qui oublient le ciel de l'au-delà pour s'en faire un ici-bas, ils ont pour complices tous ceux qui avilissent l'autorité et tous ceux qui prêchent le recours aux moyens révolutionnaires. Entre le manifeste bolchéviste que liront nos lecteurs et les discours des démagogues, il n'y a guère qu'une différence de plus et de moins.

\* \* \*

D'ailleurs il suffit de se rappeler un peu l'histoire pour observer que les doctrines du socialisme et les pratiques du sanglant bolchévisme ne sont pas des inventions si nouvelles. Qui ne se rappelle qu'au moyen-âge les Vaudois et les Albigeois englobant dans leurs rangs les Manichéens, les Cathares, et plus tard les Wickléfistes et les Hussites versaient, comme dit Auguste Nicolas, dans "le plus affreux communisme"; "leur but était la destruction de la religion, de la famille et de la propriété".

M. Jean Guiraud, professeur d'histoire à l'Université de Besançon aujourd'hui directeur de la *Croix* de Paris, a exposé, avec sa sûre et abondante érudition, le caractère antisocial, communiste, bolchéviste avant la lettre, des mêmes sectes, confirmant ainsi l'affirmation d'Auguste Nicolas. (Voir son chapitre sur la *Croisade des Albigeois* dans *Histoire partielle et histoire vraie*, tome I, et aussi les deux premiers chapitres de son ouvrage antérieur *Questions d'histoire et d'archéologie chrétienne*.)

Sans même remonter si haut, qu'on se souvienne de la terrible *guerre des paysans* déchaînée par les prédications de Luther, le *grand homme allemand*, chez les anabaptistes.

"Fruit logique de la révolte luthérienne contre l'Eglise", a dit le P. Gaffre (*Le Christ et l'Eglise dans la question sociale*, p. 79) "l'anabaptisme prône tous les principes du socialisme: égalité sociale de tous les hommes;—destruction des liens de la famille;—réha-

bilitation des passions; — liberté illimitée; — suppression de la propriété et communauté légale des instruments de travail et du capital. Il fut donné aux anabaptistes d'organiser de tels principes en système; de les appliquer et de les imposer pendant quinze ans à des villes comme Munster et Mulhouse... et la civilisation ne peut se rappeler sans frémir quel despotisme monstrueux, quelles abominations fleurirent sur le lit de sang où plus d'un million de citoyens s'égorgeaient pour expier de pareils attentats contre l'ordre social et l'humanité!"

La révolte de Luther donnait ainsi le jour, comme la cellule-mère, à une éclosion de révoltes dans tout l'ordre social, et il fut donné à Luther lui-même de voir avec effroi les fruits de sa rébellion. La guerre des paysans fut un essai réussi de bolchévisme, en plein seizième siècle, en Allemagne.

\* \* \*

Écoutons encore ici le philosophe chrétien Auguste Nicolas dans un ouvrage publié en 1852 où il montre les connections du socialisme avec les hérésies qui l'ont précédé:

"Pour tout dire, Luther supprimait le principe même de toute croyance, en posant le principe exclusif du libre examen; et il plaçait le monde, sur une pente qui devait le mener nécessairement au scepticisme, au naturalisme, au matérialisme, c'est-à-dire le ramener au chaos d'où le Christianisme l'avait tiré.

"Ce chaos dans l'ordre spirituel devait nécessairement se reproduire dans l'ordre temporel, qui n'en est que la formation extérieure.

"L'homme n'a pas naturellement d'autorité sur l'homme. L'autorité n'est qu'en Dieu. Ce n'est que de là qu'elle peut descendre à des degrés divers sur la terre parmi les hommes; et c'est jusque-là que la soumission doit remonter. *L'homme est de Dieu*, comme dit fièrement Tertullien. La soumission à l'ordre surnaturel est ainsi l'âme de toute soumission. Aussi, dit excellemment M. Guizot, dès que l'homme cesse de croire à l'ordre surnaturel et de vivre sous l'influence de cette croyance, aussitôt le désordre rentre dans l'homme et dans les sociétés des hommes. Les bases de l'ordre moral et social sont profondément et de plus en plus ébranlées, l'homme ayant cessé de vivre en présence du seul pouvoir qui le surpasse réellement, et qui puisse à la fois le satisfaire et le régler.

"La chute de l'autorité dans l'ordre surnaturel entraîne ainsi la chute de l'autorité dans l'ordre social. L'homme n'a plus dès lors de droits sur l'homme; et s'il le domine, ce ne peut être que par la force. Celle-ci doit nécessairement devenir tyrannique et violente, pour obtenir une sujétion qui n'a plus d'objet moral et qui cesse d'être volontaire. La liberté, de son côté, ne consistant plus dans cette soumission volontaire à l'autorité au sein de l'ordre qui en dérive, n'est que

résistance au pouvoir dépourvu d'autorité; qu'insurrection et révolte. La supériorité, l'inégalité des conditions et des richesses, n'étant plus consacrées et justifiées par l'ordre providentiel, perdent leur raison d'être. L'égalité de nature, rendue à elle-même, entraîne l'égalité des droits en tout. Le socialisme, qui prétend régler la satisfaction de ces droits d'après les aptitudes, est lui-même trop social; et le communisme le plus sauvage (le bolchévisme) est la fin logique où le monde détaché de l'autorité doit aboutir.

"Si encore ce qui reste de Christianisme dans l'âme des peuples modernes, après qu'on en a retiré le principe d'autorité, pouvait tempérer ces désastreuses conséquences! Mais tout au contraire; il ne sert qu'à les fomenter par le sentiment de grandeur que le Christianisme a mis au fond de notre nature, qui ne permet pas aux sociétés modernes la grande ressource de l'esclavage sur laquelle vivaient les sociétés antiques, et par les notions de liberté, d'égalité et de fraternité humaine, qui, n'étant plus réglées et objectivées par la foi, deviennent aussi funestes qu'elles devaient être salutaires, font du remède le poison, et mettent la puissance même du ciel aux mains de l'enfer, pour ravager la terre".

\* \* \*

C'est à la hauteur de ces principes, de ces vérités primordiales qu'il faut s'élever quand on veut comprendre les maux qui menacent, qui attaquent même la société. Ces vérités et ces principes sont communément connus et admis parmi les catholiques instruits et le grand pape docteur Léon XIII les a plus d'une fois rappelés dans les grandes encycliques où son génie a condensé, pour les besoins de notre époque, pour remédier aux maux présents, les enseignements salutaires de la tradition chrétienne fidèlement conservés.

*Un des plus grands dangers et des plus formidables périls que court la société actuelle, disait ce grand pape, ce sont les agitations des socialistes qui menacent de l'ébranler.*

*Certes, disait-il ailleurs, elle est assez étendue la perspective des misères qui sont devant nos yeux; elles sont assez redoutables les menaces de perturbations funestes, que nous prépare surtout la force toujours grandissante des socialistes. Ceux-ci font perfidement invasion au sein de la société. Dans les ténèbres de leur conventicules secrets comme en plein jour, par la parole comme par les écrits, ils poussent la multitude à la rébellion. Ayant secoué le joug de la religion, ils méprisent les devoirs et ne réclament que les droits; ils font appel aux foules des malheureux de plus en plus nombreuses, et que les nécessités de la vie rendent plus accessibles à leurs promesses mensongères et à leurs erreurs. Il y va du salut de la société comme de la religion; sauvegarder l'honneur de l'une et de l'autre, ce doit être le devoir sacré de tous les gens de bien.*

Léon XIII n'était pas moins catégorique quand il indiquait les causes du mal que lorsqu'il en signalait la gravité.

*Le venin des doctrines a par une circulation naturelle, pénétré dans les actes de la vie et dans la politique; le rationalisme, le matérialisme, l'athéisme ont enfanté le socialisme, le communisme, le nihilisme: tristes fléaux sans doute, et pleins de sinistres augures, mais qui devaient naturellement, qui devaient presque nécessairement naître de principes pareils.*

*La plaie capitale de la société moderne, disait-il encore, c'est l'égoïsme, cet égoïsme, qui est l'idolâtrie de soi, ou le culte de la propre sensualité et du propre orgueil, cet égoïsme qui, se substituant à Dieu, et se plaçant au-dessus de l'humanité, rapporte tout à soi et usurpe tout ce qui appartient aux droits de Dieu, de l'Eglise et de l'homme individuel et social; cet égoïsme enfin qui détruit tous les biens de la vie sociale et chrétienne, en combattant à la fois la religion et la morale, l'autorité et la loi, la propriété et la famille.*

Et le remède à ces maux si redoutables causés par l'erreur et la passion?

Écoutons encore notre grand pape:

*Autour de vous, disait-il le 20 octobre 1889, aux ouvriers français pèlerins de Rome, s'agitent des milliers d'autres travailleurs qui, séduits par de fausses doctrines, s'imaginent trouver un remède à leurs maux dans le renversement de ce qui constitue l'essence même de la société politique et civile, dans la destruction et l'anéantissement de la propriété: vaines illusions; ils iront se heurter contre des lois immuables que rien ne saurait supprimer. Ils ensanglanteront les chemins où ils passeront, en y amoncelant les ruines et en y semant la discorde et le désordre; mais ils ne feront pas là qu'aggraver leurs propres misères et attirer sur eux les malédictions des âmes bonnetes.*

*Non, le progrès n'est ni dans les projets et les agissements pervers et subversifs des uns, ni dans les théories séduisantes mais erronées des autres; il est tout entier dans le fidèle accomplissement des devoirs qui incombent à toutes les classes de la société, dans le respect, et la sauvegarde des fonctions et des attributions propres à chacune d'elles en particulier. Ces vérités et ces devoirs l'Eglise a la mission de les proclamer hautement et de les inculquer à tous...*

*Aux détenteurs du pouvoir, il incombe, avant toutes choses, de se pénétrer de cette vérité, que pour conjurer le péril qui menace la société, ni les lois humaines, ni la répression des juges, ni les armes des soldats ne sauraient suffire; ce qui importe par dessus tout, ce qui est indispensable, c'est qu'on laisse à l'Eglise la liberté de ressusciter dans les âmes les préceptes divins, et d'étendre sur toutes les classes de la société sa salutaire influence.*

La même observation avait été formulée, une année auparavant, dans l'Encyclique *Exeunte jam anno*:

*Sur la pente où notre siècle semble prêt à glisser, il*

*est une pensée bien capable de nous consoler du spectacle des maux présents et de relever nos âmes par l'espoir d'un meilleur avenir. C'est que Dieu a créé toutes choses pour la vie et qu'il a fait guérissables les nations de la terre. Mais, de même que le monde visible ne peut être conservé que par l'action et la providence de celui qui l'a créé par sa volonté, de même aussi les hommes ne peuvent être guéris que par celui-là même à la bonté de qui ils doivent d'avoir été rappelés de la mort à la vie. Car si la race humaine n'a été rachetée qu'une fois par l'effusion du sang de Jésus-Christ, permanente et perpétuelle est la vertu de ce grand œuvre et de ce grand bienfait et il n'y a de salut en aucun autre. C'est pourquoi tous ceux qui travaillent à arrêter, par l'interposition des lois, l'incendie toujours croissant des convoitises populaires, combattent sans doute pour la justice; mais qu'ils le sachent bien, le fruit qu'ils tireront de leurs travaux sera nul, ou du moins sera fort peu de choses, tant que le cœur s'obstinera à repousser la vertu de l'Evangile, à faire fi du concours de l'Eglise.*

\* \* \*

De ces renseignements sur la cause, la nature, et les remèdes des maux qui désolent déjà la société et qui la menacent de malheurs encore plus grands, au manifeste bolchéviste que nous publions, il y a la relation de l'enseignement théorique à l'exemple pratique. Celui-ci met sous les yeux la réalisation — une première réalisation qui a pour but d'en préparer d'autres — des déductions et des prédictions que les autres présentaient à l'esprit. Les premiers faisaient prévoir; l'autre fait voir; Il est vrai que ce ce n'est encore qu'un projet qu'il met sous nos yeux, mais ce projet a déjà été réalisé en Russie, et l'on sait comment la Russie Rouge a bien vite dépassé toutes les horreurs des révolutions antérieures les plus sanglantes.

Chez nous au Canada le mouvement bolchéviste échouera dans ses premières tentatives. Ni nos soldats ni nos ouvriers, pris dans leur ensemble, ne peuvent donner dans ce mouvement aussi fou que criminel. Notre condition économique est encore trop normale pour fournir aux révolutionnaires les arguments qu'ils sont obligés d'inventer.

Mais il ne faut pas cependant fermer les yeux sur le péril et croire qu'il faut des raisons un peu sérieuses pour lancer un mouvement révolutionnaire dans les idées et dans les faits.

Dans les idées, il est déjà commencé par les prédicants du socialisme qui sont actifs parmi nous et peu combattus. Les socialistes peuvent plutôt se féliciter d'être aidés dans leur propagande par les appels aux passions et aux résistances populaires qui sont largement déversées sur le peuple depuis plusieurs années. Combien de ces appels n'avons-nous pas entendus, aussi dangereux que téméraires, même dans notre province! On ne s'est pas contenté de

prêcher la désobéissance à certaines lois, on a prêché la résistance active et même violente.

Aussi a-t-on vu chez nous, et dans les faits, un essai d'émeute qui paraissait incroyable même à ceux qui en étaient les témoins attristés et humiliés. Preuve qu'il faut tout craindre quand des meneurs décidés même peu nombreux, même peu influents comme talent, s'adressent aux passions d'envie des multitudes si faciles à tromper. Il suffit d'une poignée d'audacieux fanatiques pour entraîner une partie de la population et terroriser l'autre.

Ne disons donc pas qu'il n'y a pas de danger. Pour réaliser un peu ce que pourraient tenter les éléments étrangers subversifs, trop facilement admis chez nous, songeons aux quelques tentatives de célébration du premier mai qui ont été essayées dans nos grandes villes.

Certes, nous avons des forces de résistance: nos populations agricoles et rurales, notre honnête bourgeoisie, la grande partie de notre classe ouvrière que n'ont pas encore contaminée les prédicants du socialisme et leurs alliés. Nous avons surtout notre Eglise et notre religion catholiques. Partout, en Allemagne comme en France, en Italie comme en Espagne et en Angleterre, l'Eglise est la digue solide qui résiste, trop souvent presque seule, à la marée menaçante du socialisme. Nos frères séparés reconnaissent eux-mêmes cette force de résistance de l'Eglise aux menées subversives de l'ordre social.

\* \* \*

Et c'est ici une fois encore que nous canadiens catholiques, nous devons remplir le beau rôle qui est le nôtre pour le bien de la société et de notre patrie.

Avec tous les éléments d'ordre, auxquels il faut nous unir et tendre la main, nous avons à conjurer le péril social, nous avons à conserver l'ordre voulu par Dieu dans la société.

Pour remplir ce rôle il nous faut d'abord connaître dans notre esprit et manifester dans notre conduite les vrais principes de l'ordre social chrétien. Il faut que nous soyons, dans nos discours et dans nos actes, les hommes de l'ordre, de l'obéissance, les défenseurs de l'autorité légitime, les citoyens modèles qui imposent le respect et l'estime par l'intégrité de leur conduite. Il faut aussi que nous soyons les défenseurs et les protecteurs de ceux qui ont à se plaindre justement de l'injustice de leur situation. Il faut certes maintenir l'ordre et l'autorité, il faut réprimer les idées, les paroles et les procédés révolutionnaires; mais il faut aussi maintenir la justice et la charité envers ceux qui ont à souffrir des inégalités inévitables de l'ordre social.

Les catholiques doivent être les défenseurs nés, constants, de l'ordre social, mais l'ordre social est fondé sur la vérité, qui lui assigne sa fin, et sur la justice et la charité, qui conduisent à cette fin. Notre rôle

social à nous catholiques, n'a pas varié dans ses principes, depuis le Christ qui l'a résumé dans un mot *Rendez à Dieu ce qui est à Dieu, rendez à César ce qui est à César*; depuis saint Paul qui a expliqué plus longuement la doctrine du Maître; depuis Tertullien qui en a décrit la pratique et revendiqué l'honneur; depuis les grands papes qui ont fait la civilisation européenne; depuis les grands juristes et les grands théologiens qui en ont élucidé les principes et les applications, qui en ont défendu jusqu'à nos jours les immuables revendications en faveur des gouvernants et des gouvernés, en faveur des grands et des petits, en faveur des riches et des pauvres, en faveur de ceux qui commandent au nom de Dieu et de ceux qui obéissent en voyant l'autorité divine soutenant l'autorité humaine.

\* \* \*

Fort de cette tradition qui est la nôtre, comme catholiques et comme canadiens, nous devons être le sel de la société pour défendre, avec un égal zèle et une égale loyauté, et l'autorité légitime et nécessaire, et la légitime liberté non moins nécessaire. L'abus de la liberté conduit à la tyrannie, à celle de la foule ou à celle d'un dictateur, et l'abus de l'autorité provoque la révolte source, de tous les désordres.

Par nos traditions catholiques et aussi par nos traditions nationales, nous devons constituer dans la Confédération Canadienne, un élément d'ordre, de sage modération, de loyauté et de stabilité. Il faut que nous soyons ainsi les alliés naturels de tous les éléments d'ordre et de conservation qui maintiennent notre pays dans une voie sûre et qui empêchent les éléments turbulents de prendre une influence qui serait fatalement néfaste pour notre jeune pays. Dans un sens plus élevé que celui des compétitions ordinaires de la politique, il faut que nous soyons, comme nous le disait un jour un des hommes certainement les plus distingués de notre parti libéral, des conservateurs de la meilleure tradition canadienne et de l'ordre social en notre pays. Il nous faut non seulement rester sourds aux appels à la haine des classes, à la haine des capitalistes et des propriétaires, mais il faut que nous combattions ces appels et que nous rappellions à tous les enseignements de l'Eglise, enseignements promulgués par Léon XIII et renouvelés par Pie X:

*La société humaine, telle que Dieu l'a établie, est composée d'éléments inégaux, de même que sont inégaux les membres du corps humain; les rendre tous égaux est impossible et serait la destruction de la société elle-même.*

*L'égalité des divers membres de la société consiste uniquement en ce que tous les hommes tirent leur origine de Dieu leur Créateur, qu'ils ont été rachetés par Jésus-Christ, et qu'ils doivent, d'après la mesure exacte de leurs mérites et de leurs démérites, être jugés, récompensés ou punis par Dieu.*

En conséquence, il est conforme à l'ordre établi par Dieu qu'il y ait dans la société humaine des princes et des sujets, des patrons et des prolétaires, des riches et des pauvres, des savants et des ignorants, des nobles et des plébéiens, qui, tous unis par un lien d'amour, doivent s'aider réciproquement à atteindre leur fin dernière dans le ciel, et, sur la terre, leur bien-être matériel et moral. (Pie X, *Motu proprio* du 18 décembre 1903).

\* \* \*

Nous avons dans ces paroles, comme dans bien d'autres documents émanés des Papes, la condamnation des théories du socialisme bolchéviste, qu'il nous faut combattre chez nous, si nous voulons sauver la société et la patrie.

Le danger immédiat n'est pas grand, mais il peut grandir vite comme toutes les épidémies virulentes;

d'autant qu'il trouve chez nous, avec des passions prêtes à l'écouter, une résistance assez mal préparée, une résistance qui n'est pas en général plus forte sur les principes qu'elle n'est énergique dans la pratique.

Que les hommes d'ordre et de clairvoyance envisagent bien le mal, qu'ils en reconnaissent les causes et qu'ils appliquent énergiquement les bons remèdes. Que l'on fasse moins appel aux passions et que l'on écoute davantage les bonnes et salutaires leçons de la solide raison et de l'expérience.

Ces hommes d'ordre et de clairvoyance sont encore nombreux dans toutes les provinces du Canada et particulièrement dans celles qu'on pourrait appeler les vieilles provinces. A nous de travailler avec eux tous, dans une loyale entente, pour maintenir chez nous la paix sociale dans l'ordre, et la justice pour tous.

J.-A. LANDER



## L'IMMIGRATION



LA question de population se pose dans les pays qui, comme le nôtre, sont encore en voie de formation et possèdent de vastes espaces à remplir. L'immigration est l'un des problèmes de la politique canadienne et les Canadiens français ne sauraient trop y porter attention : Du train que vont les choses le sort des principaux éléments ethniques qui composent leur pays, avant longtemps sera définitivement fixé. Depuis une vingtaine d'années surtout, la progression des arrivages, un moment retardés par la guerre, monte sans cesse. Et c'est aussi à la suite de grands bouleversements comme ceux qui viennent de se produire que d'importantes migrations se portent vers les entrées nouvelles. Dans le conflit qui vient de finir, les immenses ressources dont notre pays a témoigné n'ont pas manqué de faire impression.

Pour avoir quelque idée du problème, quelques chiffres aideront à nous orienter. Et d'abord notre population.

*Population.*—Au dernier recensement, en 1911, la population totale du Canada était de 7,206,643 habitants, partagés comme suit dans la Confédération :

Ontario.....	2,523,274
Québec.....	2,003,232
N. Écosse.....	492,338
Saskatchewan.....	492,432
Manitoba.....	455,614
Colombie.....	392,480
Alberta.....	374,663
N. Brunswick.....	351,889
Ile du P. Edouard.....	93,728

Territoires N. O.....	18,481
Yukon.....	8,512
Total.....	7,206,643

Deux groupent particuliers dominant, le groupe *britannique* et le groupe *français*.

	<i>G. britannique.</i>	<i>G. français.</i>
Anglais.....	1,823,150	2,054,890
Irlandais.....	1,050,384	
Écossais.....	0,997,880	
Autres.....	0,025,572	
Total.....	3,896,985	
Total.....	5,951,875	

Dans la décade 1901-1911, la population entière s'est accrue dans la proportion de 34.17 p. c. A Ontario, où la race du premier groupe domine, l'augmentation a été de 15.88 p.c. A Québec, (Province) où aussi le nombre des habitants d'origine française est prépondérant, l'augmentation a été de 21.49 p.c.

La population totale, avons-nous dit, était de 7,206,243 habitants, en 1911. Si l'on retranche de ce grand total la somme des groupes maîtres, —5,951,875 de 7,206,643,—il reste la somme exacte de 1,254,768, considérable à la vérité, mais partagée en une quarantaine de nationalités différentes dont chacune presque est négligeable, relativement à un seul des groupes principaux. Ces derniers, du reste, forment à eux seuls,

les 6-7e de toute la population et composent les éléments de fonds de la nation canadienne.

Des traits essentiels distinguent ces deux types, intéressants déjà par leurs différences. L'un deux, quoique de formation plus récente, offre une population plus nombreuse, non toutefois grâce à sa natalité, mais surtout à des apports de l'extérieur.

Le groupe français pour se maintenir, a dû compter principalement sur lui-même. Pour bien des raisons, moins individualiste aussi que l'autre, son homogénéité est plus complète, son unité plus vraie.

Le groupe britannique adonné au commerce et à l'industrie, aidé du capital de la mère-patrie, a incliné vers les villes; il forme par excellence le type *urbain* du Canada, commercial jusques dans l'agriculture dont il fait un moyen d'enrichissement plutôt qu'un état.

Moins entraîné que lui dans la *speculation*, d'ailleurs avec peu de soutien du dehors et d'une mentalité différente, le groupe français s'est tourné vers la terre et lui a confié sa vie. Il forme, particulièrement dans l'Est, notre type *rural*, ce qui est sa force,—s'il s'y tient,—peut-être son avenir.

Les relations entre britanniques du Canada et britanniques d'Outre-mer n'ont jamais cessé. On l'a justement dit, l'Anglo-Saxon emporte sa patrie avec lui partout où il va. Une séparation politique de trois siècles, rendue plus profonde par l'oubli du pouvoir-tuteur, a creusé, entre Français du Canada et Français France un abîme à peu près infranchissable. Elle devait, en retour, nous composer une physionomie, des caractéristiques qui ne sont qu'à nous. Les colons, issus de Français, devaient devenir les plus canadiens du Canada, la composition ethnique de nos voisins, plus flottante et mêlée, moins foncièrement nationale.

Mais revenons aux chiffres. Un sujet qu'il importe de noter, c'est encore la foi religieuse.

*La foi religieuse.*—Voici comment les croyances dérivées du christianisme se partagent :

Presbytériens.....	1,115,324	adhérents	15.48	p.c
Méthodistes.....	1,079,892	"	14.98	"
Anglicans.....	1,043,017	"	14.47	"
Baptistes.....	382,666	"	5.31	"
Luthériens.....	229,864	"	3.19	"
<hr/>				
Total.....	3,850,763	Pourcent.	53.43	"
<hr/>				
Catholiques romains.	2,833,041	"	39.31	"

Le dernier pourcentage est près des 3-5e du total et plus du double de chaque secte.

Cet élément d'unité devra, à la longue, influencer sur la formation générale, si taut est que les dogmes gouvernent la morale et inspirent les institutions. Ils auront, toutefois, contre eux, certaine coalition dans l'erreur, la libre-pensée et les sociétés occultes mais sujettes à la fortune du pouvoir.

*Les Langues.*—La langue française est parlée par les nationaux d'origine française, dans notre Province et par les groupes parents des Provinces maritimes, ceux d'Ontario et de l'Ouest, où néanmoins la loi cherche à enrayer sa diffusion.

La langue anglaise, qui est celle des affaires, est parlée presque à l'exclusion de toute autre dans les provinces de composition britannique. La tendance des immigrants, gouvernée par l'intérêt, est d'adopter cette langue qui représente le pouvoir et la fortune. Les luttes contre le français, à Ontario, ou ailleurs, n'ont pas d'autre mobile.

N'oublions pas que la langue étant le véhicule des idées, il n'y a que les grands peuples qui parlent une grande langue.

Ce que nous venons de dire suffit pour montrer la part des deux langues principales en usage au pays, celle du français un peu bien confiné à la Province de Québec, celle de l'anglais, truchement général de l'industrie et du commerce, de la culture anglo-américaine qui s'y infiltre.

\* \* \*

*Le mouvement migratoire.*—Pour ne pas alourdir de statistiques les observations qui suivent et vu que la guerre a pu déranger les proportions, nous prenons le total des cinq années précédant 1915, c'est-à-dire de 1910-1911 à 1915, exclusivement, époque où tombe l'immigration.

En prenant les chiffres importants, voici comment s'est comportée l'immigration :

Britanniques.....	614,088
Américains.....	605,498
Austro-Hongrois.....	97,891
Russes.....	64,098
Italiens.....	58,090
Français et belges.....	19,851

1,459,516

Sauf pour les immigrants mentionnés en dernier lieu, et plutôt par contraste avec les autres, la progression a été si considérable qu'elle a changé les proportions des groupes principaux. Ainsi, en 1901, par exemple, le groupe britannique compte 3,063,195 âmes. C'est la proportion de 57.03 p.c., relativement à la population totale du pays. Or, en 1911, dix ans après, malgré une augmentation de 833,790, due à une immigration progressive, cette proportion descend à 54.08 p.c.

Même année 1901, le groupe français offre une population de 1,649,371, soit 30.71 p.c. du total. En 1911, avec 2,054,490, surtout dû à la natalité, il ne descend par rapport au tout qu'à 28.51 p.c.

Chose remarquable, si l'on décompose les nombres, nous voyons que pour le groupe britannique, le mouvement a été inégal. Tandis que l'élément an-

glais avance de 1.83 p.c., l'élément irlandais descend à 3.83, l'élément écossais à 1.05, ce qui explique le recul de l'ensemble.

Passé l'année 1913-14, surtout 1914-15, la guerre ne permet plus les calculs. Ainsi, passé 1913-14, l'immigration américaine l'emporte de beaucoup sur l'immigration britannique. En 1915-16, sur le nombre total, 18 p.c. part du Royaume-Uni, tandis que des Etats-Unis, le chiffre monte à 76 p.c.

\* \* \*

Que nous réserve, je ne dis pas l'avenir éloigné mais celui seulement du demi siècle en cours ?

Il semblerait de prime abord que les peuples les plus éprouvés par la guerre eussent besoin de tous leurs bras pour réparer leurs ruines et ramener la production et ainsi,—je ne parle pas de la France ou de la Belgique qui sont hors de cause—l'Angleterre, l'Autriche, la Hongrie, l'Italie, l'Allemagne devraient envoyer peu de sujets à l'extérieur. Il en est différemment de la Russie et même des populations balkaniques à la vérité ravagées par la guerre mais pays affectant l'état primitif, et, relativement, de peu d'industrie ou de commerce. L'Orient est encore plus une énigme. Les Indiens veulent jouir du privilège de sujets britanniques. Les Chinois prétendent avec raison qu'ils en valent d'autres. On ne saurait nier l'aptitude au travail et aux affaires de ces derniers. Ils sont de fins agriculteurs, des banquiers dits incomparables. Les Japonais, qui ont pris part à la guerre ? Que de questions délicates, il faudra résoudre ! Du reste, tout le pays n'est pas également favorable à une pareille immigration.

Quelle a été la destination passée de nos immigrants ? Les chiffres suivants l'indiquent.

*Répartition par provinces de 1901 à 1916.*

Provinces maritimes.....	143,095
Québec.....	493,952
Ontario.....	810,332
Manitoba.....	455,236
Alberta & Saskatchewan.....	834,577
Colombie.....	348,945
Inconnu.....	13,211
Total.....	3,099,348

Il est difficile de préciser le nombre de ceux qui se fixent définitivement là où ils arrivent.

Québec n'aurait retenu que le quart de ceux qui semblaient lui avoir été destinés, les Provinces maritimes, 11 p. c., de 1901 à 1911.

L'Ouest auraient pris le reste. (1)

(1) *Le partage de l'immigration canadienne depuis 1900.*—G. Pelletier.

*Revue Trimestrielle*, nov. 1918 p. 279.

Dans cette élaboration d'éléments qui devront plus tard composer la nation canadienne, jusqu'ici deux groupes importants ont dominé. Avec les apports qui doivent venir, divers, peut-être très nombreux, à coup sûr discordants, quel sort nous est réservé ? Quel sort, surtout, est réservé au groupe de notre origine ?

La colonisation anglaise, en Amérique, date de la Découverte. L'on a calculé que, durant le dernier siècle, de 1815 à 1890, 8½ millions d'individus de race britannique sont allés aux Etats-Unis, 3.7 aux colonies anglaises, ½ million vers d'autres pays. (*Traité d'Ec. pol.*, 2e vol., p. 67, P. Cauvès).

Même si l'on tient compte de la guerre, il est douteux qu'un mouvement aussi important se produise à l'avenir dans le Royaume-Uni. Rappelons en quelques mots les causes qui ont déterminé celui dont on a été témoin jusqu'ici, en Amérique ou ailleurs: une grande révolution religieuse et politique, la concentration excessive du sol, le paupérisme, un excès de population causé par l'industrie alors que les machines, remplaçant les manœuvres, multipliaient les travailleurs sans emploi, la colonisation par *convicts*, un goût particulier des aventures, fruit d'une politique qui ne reviendra plus, telles ont été les causes générales de l'expansion britannique. L'émigration, comme moyen de puissance ou d'enrichissement, n'offre plus les mêmes chances de fortune. A notre avis, l'ère des grandes migrations anglaises achève, hormis que la révolution sociale qui couve sous la cendre ne vienne leur imprimer un élan nouveau. D'ici là, nous voyons l'émigration britannique très concurrencée. La République voisine—les républiques sont essentiellement envahissantes—commence déjà à prendre le pas sur elle. Dans les années qui vont de 1911 à 1916, pendant que nous recevions, aux ports intérieurs et océaniques, 666,028 immigrants d'origine anglo-saxonne, les Américains de l'autre côté nous en envoyaient 703,004. Les Américains ont aussi le capital, la population et surtout, par rapport à nous, le voisinage. Déjà plusieurs de leurs Etats sont remplis. Ils ont envahi le Sud depuis leur guerre de Sécession. Nul doute qu'ils ne finissent, un jour, par déverser une partie de leur trop-plein sur notre Ouest. La compénétration économique—et même sociale—avance entre nos deux pays. Le commerce américain, en dépit des tarifs, dépasse, à l'importation, le commerce anglais. Fermer les yeux sur un tel mouvement serait puéril.

Il n'est pas permis à un pays peu peuplé et qui possède plus de terres qu'il ne lui en faut, plus de ressources qu'il n'en peut exploiter, de fermer ses portes aux étrangers qui veulent s'établir à côté de ses nationaux. Du reste, des raisons à la fois politiques et économiques lui commandent d'en agir autrement. C'est une question de capitaux et de bras; c'est souvent une question sociale, aussi, et c'est encore une question politique. La coutume reconnue est d'imposer des conditions dans l'intérêt général. On

prête à notre immigration des abus dont il est résulté du malaise et du déséquilibre. Trop grand nombre d'importés, en ces derniers temps, se sont dirigés vers nos villes. Trop grand nombre aussi n'ont envahi nos terres que dans un but lucratif, sans nulle idée de s'y établir à demeure pour y fonder des foyers. Nous avons besoin d'artisans habiles, d'industriels expérimentés, de commerçants qui sachent leur art; mais, pardessus tout, nous avons besoin de bras pour nos terres. Ce qu'il nous faut c'est une forte et saine population agricole. C'est vers cet objet, essentiellement, que le recrutement devrait se porter. Le traitement des agents d'immigration, en principe, ne doit pas être basé sur le nombre, autrement l'Etat risque de remplir son territoire d'indésirables. Le Canada n'est pas la patrie des dégénérés ou des *convicts*. Les révolutionnaires de toutes nuances n'y ont non plus aucune place. C'est trop, sous plusieurs rapports, du mélange qu'on y tolère déjà.

En considérant l'ensemble donc, soit que le groupe britannique progresse, soit qu'il retrograde et que le groupe américain ou tout autre prenne le pas sur lui, tenons bien pour assuré que le groupe nôtre ne peut compter que sur lui-même. Jusqu'ici c'est sa natalité qui l'a sauvé. Que de périls encore il aura à affronter ! Quelles que soient les apparences, toutefois, sa survie ne doit pas inspirer trop de craintes.

"C'est un fait général, dit un anthropo-sociologue, Vacher de Lapovge, que les traces laissées par les conquérants ou les *immigrants* dans un pays quelconque sont très peu de chose en proportion de la quantité totale de sang étranger introduite dans le pays." (*Race et milieu social*, p. 25).

"Dans le cours des temps, dit-il, l'Égypte a peut-être reçu une somme totale d'immigrants égale à plus sieurs centaines de fois sa population actuelle. Que reste-t-il des dizaines de millions de nègres amenés du Haut-Nil! Que reste-t-il des Asiatiques et des Européens jusqu'aux Grecs? Que reste-t-il même des Arabes et même des Turcs? C'est à peine si le type moyen a varié depuis les premiers Pharaons, et après sept milles ans de croisement, on a de la peine à retrouver des individus de type étranger qui ne soit pas d'introduction récente. Les masses d'esclaves amenés en Italie par les Romains, et qu'il faut compter par millions, n'ont pas laissé non plus beaucoup de traces, pas plus que les Gaulois, les Lombards ou les Normands, etc." Suivant ce penseur, "l'acclimatement définitif des blancs, même aux Etats-Unis, est encore un problème, car, dit-il, si la population blanche s'accroît, la natalité des familles établies depuis plusieurs générations, paraît très menacée par des raisons d'ordre autant physiologique que social."

Pour que l'influence de l'immigration dans un pays ne pèse d'un poids trop lourd sur son avenir ethnique, il importe sans doute que l'action des nouveaux arrivés s'attaque à une population indigène bien incorporée au sol, solidement attachée à sa

foi religieuse, à sa langue et à ses traditions. Il faut que l'expérience l'y ait affirmée, que ses institutions, ses lois, sa langue, ses coutumes, ses mœurs composent un tout bien homogène, un caractère original, ce qui est œuvre de temps, de sagesse et de travail sur soi-même.

Quand on devise d'avenir, il faut aussi tenir pour certain que les classes supérieures dont le succès vient trop tôt et qui s'abandonnent aux jouissances de la richesse, qui n'ont pour idéal que l'égoïsme et l'intérêt, s'acheminent vite vers leur disparition.

Montesquieu dit encore que les empires fondés sur le commerce n'ont pas de durée. Que sont devenus tous les peuples trafiquants que l'histoire nous a fait connaître ? Par contre, les nations qui ont aimé la terre ont trouvé, là un fondement solide à leur prospérité. Chaque fois qu'il se produisit, "le relèvement de l'indice, en France, est dû pour une très grande partie, dit l'auteur que nous citons plus haut, Vacher de Lapouge, à la grande multiplication des populations rurales. Il en est de même, dit-il, pour la Haute-Italie et l'Europe centrale." C'est un axiome mis en lumière par la sociologie tout entière, depuis que les philosophes spéculent sur quels fondements doivent s'appuyer les nations fortes, saines et morales. La terre est mère de la fécondité. Les familles nombreuses ne sont pas en général dans les classes supérieures. Les classes supérieures, que deviendraient-elles si du laboratoire des champs leurs meilleurs sujets ne venaient sans cesse les rejoindre ? On aura peu fait pour l'avenir de la nation si les éléments qu'on y appelle ne passent surtout par le creuset de la terre où s'élaborent les races fortes.

J.-E. PRINCE, LL. D.

## PENSÉES

Prétendre se passer de Dieu dans le gouvernement des sociétés et vouloir y faire régner l'ordre qui est impossible sans le respect de ses droits, c'est chimère et folie. Autant vaudrait, dit le sage Plutarque, bâtir une ville en l'air, sans l'appuyer sur aucun fondement.

\*\*\*

En 1641, un chef hollandais victorieux, demandait insolemment au commandant d'une petite garnison portugaise : "Quand votre nation reprendra-t-elle ce pays?—Lorsque vos péchés seront plus grands que les nôtres", répondit simplement le Portugais.

\*\*\*

Les nations ne vivent que de la quantité de divin qu'elles mêlent à leur existence.

DE MAISTRE

+   +   +   +

## LA SEMAINE LITURGIQUE

### Semaine du 8 décembre

*Dimanche, 8 décembre.*—Fête de l'Immaculée Conception et deuxième dimanche de l'Avent.

La fête de l'Immaculée Conception de la Bienheureuse Vierge Marie ne surpasse pas en solennité celle de son Assomption, mais elle ne lui est pas non plus inférieure depuis plusieurs années. Ce sont les deux plus grandes fêtes de la Mère de Dieu, l'une et l'autre rappelant un privilège et une gloire incomparables.

Voyons d'abord les paroles sacrées de la liturgie de l'Eglise en ce jour. Voici l'introït triomphant de la messe: *Gaudens gaudebo*, pris des paroles prophétiques d'Isaïe et de David:

*Je me réjouirai dans le Seigneur, et mon âme tressaillera en mon Dieu; car il m'a revêtue des vêtements du salut, et il m'a entourée d'une parure de sainteté comme une épouse ornée de ses bijoux. Je vous célébrerai, Seigneur, parce que vous m'avez protégée et que vous n'avez pas permis à mes ennemis de triompher de moi.*

La collecte est un résumé du dogme en même temps qu'une supplication:

*O Dieu, qui, par l'Immaculée Conception de la Vierge, avez préparé une digne habitation à votre Fils, nous vous en supplions, vous qui, en vue de la mort de ce même Fils, l'avez préservée de toute tache, de nous faire la grâce d'arriver jusqu'à vous purifiés par son intercession. Par le même Jésus-Christ notre Seigneur.*

La secrète, oraison propre que le prêtre récite à la messe, après l'*orate fratres* et avant la Préface, n'est pas moins belle:

*Recevez, Seigneur, l'hostie de notre salut que nous vous offrons dans la solennité de la Conception immaculée de la bienheureuse Vierge Marie; et de même que nous confessons qu'elle a été exempte de toute tache par votre grâce prévenante, ainsi daignez, par son intercession, nous délivrer de tous nos péchés commis.*

La dernière oraison de la messe, appelée post-communion, rappelle la même vérité et formule la même demande:

*Daignez faire, Seigneur notre Dieu, que les Mystères auxquels nous venons de participer, guérissent en nous les blessures de ce péché dont vous avez si efficacement préservé la conception immaculée de la bienheureuse Marie.*

Si nous repassons maintenant les antiennes des Vêpres, nous y entendons comme autant d'acclamations du peuple chrétien à la Reine du Ciel issue de notre humanité:

1o *Vous êtes toute belle, ô Marie, et la tache originelle n'est point en vous,*

2o *Votre vêtement est blanc comme la neige, et votre visage éclatant comme le soleil.*

3o *Vous êtes la gloire de Jérusalem, la joie d'Israel, l'honneur de notre peuple.*

4o *Vous êtes bénie, ô Vierge Marie, par le Seigneur Dieu Très-Haut, plus que toutes les femmes de la terre.*

5o *Attirez-nous, Vierge immaculée; nous courrons sur vos pas, à l'odeur de vos parfums.*

Sur le dogme même de l'Immaculée Conception, qui est le fondement de cette fête, écoutons une belle page où Dom Guéranger précise la portée de la définition dogmatique de Pie IX:

"Cette vérité révélée aux Apôtres par le divin Fils de Marie, recueillie dans l'Eglise, enseignée par les saints Docteurs, crue avec une fidélité toujours plus grande par le peuple chrétien, était contenue dans la notion même d'une Mère de Dieu. Croire Marie Mère de Dieu c'était déjà croire implicitement que celle en qui devait se réaliser ce titre sublime n'avait jamais rien eu de commun avec le péché, et que nulle exception n'avait pu coûter à Dieu pour l'en préserver. Mais désormais l'honneur de Marie est appuyé sur la sentence explicite qu'a dictée l'Esprit-Saint. Pierre parlé par la bouche de Pie IX; et lorsque Pierre a parlé, tout fidèle doit croire; car le Fils de Dieu a dit: "J'ai prié pour toi," Pierre, afin que ta foi ne défaille jamais" (Luc. xxii, 32); et il a dit aussi: "Je vous enverrai l'Esprit de vérité qui demeurera avec vous à jamais, et vous fera souvenir de tout ce que je vous ai enseigné". (JOHAN. XIV, 26.)

"Le symbole de notre foi a donc acquis, non une vérité nouvelle, mais une nouvelle lumière sur la vérité qui était auparavant l'objet de la croyance universelle. En ce jour, le serpent infernal a senti de nouveau la pression victorieuse du pied de la Vierge-mère, et le Seigneur a daigné nous donner le gage le plus signalé de ses miséricordes. Il aime encore cette terre coupable; car il a daigné l'éclairer tout entière d'un des plus beaux rayons de la gloire de sa Mère. N'a-t-elle pas tressailli, cette terre? N'a-t-elle pas ressenti à ce moment un enthousiasme que notre génération n'oubliera jamais? Quelque chose de grand s'accomplissait à cette moitié du siècle; et nous attendrons désormais les temps avec plus de confiance, puisque si l'Esprit-Saint nous avertit de craindre pour les jours où les vérités diminuent chez les enfants des hommes, il nous dit assez par là que nous devons regarder comme heureux les jours où les vérités croissent pour nous en lumière et en autorité."

Mais la solennité de cette fête ne fait pas oublier le deuxième dimanche de l'Avent, ses enseignements et ses prières particulières. Donnons ici l'introït et la collecte de la messe de ce dimanche:

*Peuple de Sion, voici le Seigneur qui vient pour sauver les nations; et le Seigneur fera entendre sa voix pleine de majesté, et votre cœur sera dans la joie. Ecoutez-*

nous, ô vous qui gouvernez Israel, qui conduisez Joseph comme une brebis.

Seigneur, réveillez nos cœurs, afin qu'ils préparent la voie de votre Fils unique, et que nous méritions de vous servir avec des âmes purifiées, au moyen de l'Avènement de Celui qui vit et règne avec vous dans les siècles des siècles. Amen.

Lundi, 9 décembre.—Deuxième jour de l'octave de l'Immaculée Conception.

Continuons d'étudier le grand privilège de la mère de Dieu dans cette belle page du grand écrivain mystique anglais Faber.

“Arrêtons-nous encore un moment sur l'Immaculée Conception, et des hauteurs où repose ce mystère voyons quelle étendue s'ouvre devant nous.

“J'ai comparé ce mystère à une source d'eau vive, et j'ai dit que ces eaux deviendraient un jour le précieux Sang: j'aurais pu dire qu'elles apporteraient un jour le corps et le sang de Jésus-Christ sur les autels de l'Eglise. J'ai appelé le mystère de la Conception Immaculée la Source originelle d'où jaillit pour la première fois sur la terre la lumière des Décrets éternels de l'amour du Dieu qui nous racheta. Suivez, suivez, à mesure qu'il se déroule, le fleuve de la grâce. Depuis la montagne de l'Immaculée Conception, il poursuit son cours pendant neuf longs mois au milieu de faveurs incomparables et de merveilles qu'on ne peut dire. Il reparait une fois encore à la lumière lorsque les yeux des hommes sont admis à se rassasier de la beauté de cette enfant qui doit être un jour la mère de Dieu. Il a baigné de ses flots les marches du temple le jour de la Présentation, l'union de Marie avec Joseph à la maison de Nazareth, et déjà il coule depuis quinze ans. Mais reportons encore une fois nos regards vers la Source. C'est une fontaine de sang dans le cœur immaculé de Marie, et hélas! elle s'écoule inaperçue. Regardez encore. C'est une autre fontaine de sang, dans le cœur sacré de Jésus, autour de laquelle se groupent tous les mystères de la sainte Enfance, de l'adolescence à Nazareth, des trois années du ministère évangélique et de sa salutaire Passion. Quel spectacle nous offrent ces trente-trois années! Reportez, reportez encore une fois vos regards vers la Source. Ses eaux se répandent sur la poussière du jardin des Olives, sur les pierres des rues de Sion, sur les lanières du fouet, sur la couronne d'épines, sur les vêtements qui en furent inondés, sur le Calvaire, sur les mains de Marie et sur l'arbre de la croix qui en demeure imprégné. Les Anges ont recueilli cette eau sacrée, l'ont adorée et lui ont rendu le culte divin qui lui était dû.

“Et maintenant, regardez: voici une autre source. Elle se trouve dans le sacré Cœur de Jésus ressuscité. Il la porte en secret sur la terre durant quarante jours. Elle remonte avec lui dans le ciel. Et maintenant elle est adorée dans sa divine beauté sur une montagne plus élevée que l'Immaculée Conception, à la droite

de son Père. Elle s'est élevée au-dessus de son niveau. Elle poursuit majestueusement son cours, à travers des siècles de grâce, dont les courants semblent s'élargir et grossir à toutes les époques. Et, là, cher lecteur, se trouvent enfin les grâces, les préparations à la grâce, les fruits de la grâce qui nous concernent vous et moi, ainsi que notre retour à Dieu.

“Et ce panorama, qui s'est ouvert avec l'Immaculée Conception, se ferme sur l'Eucharistie.”

Mardi, 10 décembre.—Troisième jour de l'octave.

La continuation de l'octave ne doit pas nous faire oublier le temps de l'Avent. La pensée de l'une et de l'autre est ainsi bien exprimée par Dom Guéranger:

“O Marie! que votre douce lumière réjouit délicieusement nos yeux fatigués! De génération en génération, les hommes se succédaient sur la terre; ils regardaient le ciel avec inquiétude, espérant à chaque instant voir poindre à l'horizon l'astre qui devait les arracher à l'horreur des ténèbres; mais la mort avait fermé leurs yeux, avant qu'ils eussent pu seulement entrevoir l'objet de leurs désirs. Il nous était réservé de voir votre lever radieux, ô brillante Etoile du matin! vous dont les rayons bénis se réfléchissent sur les ondes de la mer, et lui apportent le calme après une nuit d'orages! Oh! préparez nos yeux à contempler l'éclat vainqueur du divin Soleil qui marche à votre suite. Préparez nos cœurs; car c'est à nos cœurs qu'il veut se révéler. Mais, pour mériter de le voir, il est nécessaire que nos cœurs soient purs; purifiez-les, ô vous, l'Immaculée, la très pure! Entre toutes les fêtes que l'Eglise a consacrées à votre honneur, la divine Sagesse a voulu que celle de votre Conception sans tache se célébrât dans ces jours de l'Avent, afin que les enfants de l'Eglise, songeant avec quelle divine jalousie le Seigneur a pris soin d'éloigner de vous tout contact du péché, par honneur pour Celui dont vous deviez être la Mère, ils se préparassent eux-mêmes à le recevoir par le renoncement absolu à tout ce qui est péché et affection au péché. Aidez-nous, ô Marie! à opérer ce grand changement. Détruisez en nous, par votre Conception Immaculée, les racines de la cupidité, éteignez les flammes de la volupté, abaissez les hauteurs de la superbe. Souvenez-vous que Dieu ne vous a choisie pour son habitation, qu'afin de venir ensuite faire sa demeure en chacun de nous.

“O Marie! Arche d'alliance, formée d'un bois incorruptible, revêtue de l'or le plus pur, aidez-nous à correspondre aux desseins ineffables du Dieu qui, après s'être glorifié dans votre pureté incomparable, veut maintenant se glorifier dans notre indignité, et ne nous a arrachés au démon que pour faire de nous son temple et sa demeure la plus chère. Venez à notre aide, ô vous qui, par la miséricorde de votre Fils, n'avez jamais connu le péché! et recevez en ce jour nos hommages. Car vous êtes l'Arche du Salut qui

surnage seule sur les eaux du déluge universel; la blanche Toison rafraîchie par la rosée du ciel, pendant que la terre entière demeure dans la sécheresse; la Flamme que les grandes eaux n'ont pu éteindre; le Lis qui fleurit entre les épines; le Jardin fermé au serpent infernal; la Fontaine scellée, dont la limpidité ne fut jamais troublée; la Maison du Seigneur, sur laquelle ses yeux sont ouverts sans cesse, et dans laquelle rien de souillé ne doit jamais entrer; la Cité mystique dont on raconte tant de merveilles (Ps. LXXXVI). Nous nous plaignons à redire vos titres d'honneur, ô Marie! car nous vous aimons; et la gloire de la Mère est celle des enfants. Continuez de bénir et de protéger ceux qui honorent votre auguste privilège, vous qui êtes conçue en ce jour; et bientôt naissez, concevez l'Emmanuel, enfantez-le et montrez-le à notre amour".

On fête aussi en ce jour la mémoire de saint Melchiade, pape et martyr. Saint Melchiade vit finir l'ère des grandes persécutions pendant lesquelles il eut à confesser la foi avec les martyrs. Mais il survécut à la persécution et vit la paix rendue officiellement à l'Eglise par Constantin.

*Mercredi, 11 décembre.*—Saint Damase.

Le pape saint Damase est resté célèbre dans les Annales de l'Eglise, non seulement par le culte magnifique qu'il rendit aux reliques des martyrs, en l'honneur desquels il composa et fit graver sur le marbre ces magnifiques inscriptions damasiennes restées fameuses; mais aussi et plus encore par le zèle avec lequel il combattit l'hérésie d'Arius et par les encouragements qu'il donna à saint Jérôme pour ses travaux sur la sainte Ecriture. La construction et l'ornementation des églises, la beauté du culte et des chants liturgiques, la protection et la sanctification des vierges consacrées à Dieu, furent l'objet de son zèle. Ce saint Pontife si actif et si pieux mourut presque octogénaire, sous le règne de Théodose, et fut enseveli avec sa mère et sa sœur dans la basilique qu'il avait fait construire sur la voie Ardéatine. Plus tard ses reliques furent transportées dans l'église de saint Laurent (S. Lorenzo in Damaso) qu'il avait aussi fait construire.

*Jeudi, 12 décembre.*—De l'Octave.

*Vendredi, 13 décembre.*—Sainte Lucie.

Sainte Lucie vierge, martyrisée à Syracuse, en Sicile, sous Dioclétien, a son nom inscrit au Canon de la messe avec sa compatriote sainte Agathe, qui l'a précédée au triomphe éternel.

C'est même après un pèlerinage à Catane au tombeau de sainte Agathe pour obtenir la guérison de sa mère, que sainte Lucie distribua tous ses biens aux pauvres. Vexé de cette générosité envers les pauvres qui lui faisait deviner que Lucie était chrétienne, son fiancé la dénonça au préfet qui mit tout en œuvre pour la faire apostasier. Raisons, menaces, promesses, rien ne put ébranler la constance

de l'intrépide vierge. Le préfet essaya de la faire conduire aux mauvais lieux, mais Lucie demeura fixe et immobile sans qu'aucune force put l'entraîner. On l'entoura alors de matières inflammables, mais les flammes ne la touchèrent pas. Après divers autres tourments elle eut la gorge percée d'un coup d'épée.

Toutes ces circonstances de son martyre et la puissance plusieurs fois manifestée de son intercession auprès de Dieu ont rendu sainte Lucie populaire non seulement en Sicile et en Italie, mais tout l'univers catholique.

C'est aussi aujourd'hui la fête de sainte Odile, patronne de l'Alsace, dont la mémoire est restée si chère au pays dont son père était le duc. Le monastère et l'église de la sainte abbesse sont encore un lieu célèbre de pèlerinage.

*Samedi, 14 décembre.*—de l'Octave.

Donnons ici un chant pieux, témoignage de la dévotion et de la foi de nos ancêtres de France envers l'Immaculée Conception:

*Elevez-vous, cœurs pieux, pour célébrer dévotement la Conception de la Vierge.*

*Que d'amour l'âme s'embrace, et qu'à l'amour s'unissent louange et jubilation.*

*En sa merveilleuse Conception, elle est comme la rose en son éclat; elle est comme le lis en sa blancheur.*

*Comme le fruit sort de la fleur, elle apparaît avec pudeur; son Fils l'a devancée de sa grâce.*

*Comme de la terre s'élève la rosée, sans être souillée par la poudre grossière;*

*Ainsi dans le sein maternel, la Vierge est conçue sans être flétrie de l'originelle souillure.*

*Donc, en des hymnes suaves, chantons, en cette Vierge, une Conception sans nuage.*

*Formée comme les autres mortels, mais pure dès son origine, chœurs, chantez-la dans votre joie;*

*Afin qu'émue de nos doux accents, elle nous garde, en ce siècle, exempts de tout péché;*

*Et qu'à l'article du trépas, elle nous délivre du péril et des gouffres de l'enfer. Amen.*

L'abbé J.-A. D'AMOURS

---

### PENSÉE

Le bien fonde les nations et le mal les couche au tombeau. Ni l'antiquité, ni la grandeur, rien n'est capable de sauver un peuple corrompu. Il traîne quelque temps sur la scène du monde les restes ignobles de son histoire, défendu par la jalousie de ses voisins et par ce je ne sais quoi qui tient en l'air un édifice ruiné; mais tôt ou tard sa décadence morale avertit le destin.

LACORDAIRE



## UNE SEMAINE DE GUERRE



Le président Wilson est parti mercredi pour rejoindre à Paris les diplomates qui s'y réunissent pour décider du sort de l'Allemagne et de celui de la majeure partie de l'Europe centrale et orientale.

L'opinion est bien divisée aux Etats-Unis au sujet de ce voyage outre-mer.

A une réunion du Congrès, tenue lundi, M. Wilson a fait un long discours que l'on peut considérer comme un adieu temporaire de sa part. Les sénateurs et les représentants espéraient que certaines explications leur seraient données sur l'attitude que le premier citoyen des Etats-Unis prendra lors de la conférence de Versailles. Il n'en a rien été cependant et le chef de l'état s'est borné à des considérations générales sur des questions de politique intérieure d'un intérêt fort secondaire pour l'instant.

La réception a été plutôt froide. Peu d'applaudissements. Les membres du congrès n'ont pas paru empressés de voir sous le même angle les raisons qu'il a données pour expliquer son départ.

Ce qu'il a dit à ce sujet peut se résumer en quelques mots : Les gouvernements alliés, a-t-il dit, ont accepté les bases de paix dont j'ai donné la teneur au Congrès le 8 janvier dernier et cela justifie leur désir d'avoir mon avis personnel sur leur interprétation et leur application. Voilà pour le voyage.

En réponse à la question : pourquoi ne pas avoir mieux renseigné le Sénat qui, finalement, d'après la constitution, devra approuver le traité de paix auquel le président voudra donner son assentiment, Mr. Wilson a dit : je serai à la fois en communication directe avec vous et avec les négociateurs et vous serez avertis de tout ce que je déciderai de faire.

Après avoir parlé pendant trois quarts d'heure le président laissa le Congrès à ses méditations et s'en alla faire ses préparatifs de départ. Avant lui sont partis dimanche sur l'"Orizaba" cinq cents journalistes qui formeront le personnel chargé de tenir les populations du Canada et des Etats-Unis au fait des négociations qui auront lieu à Versaille ou à Paris.

La ligne de conduite qu'a suivie M. Wilson fait songer à l'anomalie grande entre la théorie démocratique qui est à la base du système gouvernemental américain, et l'attitude permise au président sitôt que pour une période de quatre ans il a pris la direction des affaires de son pays.

Il exerce certainement un pouvoir personnel plus étendu que bien des rois qui président aux destinées des pays monarchiques et à part un certain nombre de points sur lesquels il lui faut le concours du Congrès il jouit de la liberté d'action la plus grande. Son

ministère n'est pas responsable au peuple; il le choisit là où il le désire. En fait ce ne sont pas des ministres mais des collaborateurs.

C'est le Congrès qui déclare la guerre et conclut les traités, mais la mise en œuvre des forces du pays après la déclaration de guerre et les détails préliminaires à la conclusion de la paix sont entièrement entre ses mains.

A cette action exclusive est probablement due l'apparente disposition du président dans ses notes à l'Allemagne à se considérer plutôt comme un arbitre que comme un belligérant, participant aux actes politiques et militaires de l'Entente, combattant avec les troupes franco-belges-anglaises et tenu à une coopération complète et absolue.

Il est vrai qu'il y a les fameux quatorze points développés à Mount Vernon, qui furent alors acceptés, en apparence, par tous les partenaires de l'Entente ; mais il faut considérer les circonstances de cette acceptation. L'entrée des Etats-Unis dans le conflit était alors chose décidée et ce n'était pas pour les alliés le temps d'entrer en discussion académique sur les différents articles que Mr. Wilson voulait pour base de l'intervention américaine. Comme l'a dit récemment le bouillant colonel Roosevelt, ce n'est pas pour soutenir des théories personnelles que son pays est entré en guerre; c'est pour battre l'Allemagne. Les Etats-Unis avaient des masses de raisons d'entrer dans le conflit avant que fut donné au monde le catéchisme en quatorze articles dont on semble vouloir maintenant faire la base des négociations.

Il peut paraître aussi un peu étrange que seul des chefs des différents états concernés le président soit membre de la conférence de paix. Ni le président Poincaré, ni les souverains de la Grande Bretagne ou de l'Italie ne prendront part aux délibérations. Leurs chefs de cabinet les y représenteront. Nous sommes, il est vrai dans un temps où tout arrive, et il n'y a à s'étonner de rien.

\* \* \*

Nous avons déjà dans une revue antérieure, mentionné quelques-unes des questions qui seront débattues avant que le congrès de la paix ne tienne ses assises régulières. Faisons-y une courte allusion.

Les questions qui soulèvent à ce moment le plus de discussions, sont celles des indemnités que devra payer l'Allemagne, et leur mode de paiement: en second lieu la prise de possession de l'ex-empereur et de son digne fils, le kronprinz; puis la brûlante proposition de la liberté des mers. En dernier lieu la formation

de la "ligue des nations" pour le maintien de la paix dans l'avenir.

Bien que l'on dise que le président des Etats-Unis est en principe totalement opposé à l'imposition de lourdes indemnités, lorsqu'il aura visité la Belgique et une partie de territoire français dévasté par les barbares, il devra mettre de côté ses principes extra-humanitaires et se rendre à l'évidence. Les documents qu'on lui soumettra, si cela devient nécessaire, lui prouveront clairement qu'il y a certaines indemnités qui partagent à la fois de l'idée de réparation pour des outrages sans nom et de punition légitime pour des actes d'une sauvagerie inimaginable.

Un autre point sur lequel il sera probablement renseigné à sa satisfaction à son arrivée en Europe sera celui de la fourniture de vivres aux populations des empires du centre. Les correspondants militaires des journaux américains commencent à donner des détails circonstanciés sur la manière dont on peut se nourrir non seulement en Belgique et en Alsace-Lorraine, mais même dans la partie de l'Allemagne occupée par nos troupes. La ville de Trêves est donnée comme un parfait échantillon. La vie y coûte cher, mais les vivres ne manquent pas. Une distribution logique des moyens existants ferait tout probablement disparaître toute crainte à ce sujet. S'il y avait chance que notre humble revue tombe sous les yeux de M. Heaver, nous lui conseillerions, à nouveau, une bonne petite enquête avant de faire preuve d'une générosité, à coup sûr un peu déplacée. Nous avons bien des fois au cours de cette guerre joué le rôle de dupes. Il serait temps que nos diplomates ouvrent un peu les yeux.

Que va-t-il advenir de l'ex-empereur? Car il paraît qu'il a, cette fois, bel et bien abdicé. En Angleterre et en France, l'opinion demande qu'il soit chassé de Hollande et livré aux pouvoirs de l'Entente pour recevoir la juste punition de ses crimes. On est tellement pris par cette idée en Angleterre que, au cours de la campagne électorale qui se poursuit à l'heure présente, on en a fait, en certains comtés, un des articles du questionnaire posé aux candidats.

Des légistes distingués ont fourni à ce sujet d'importantes consultations. Plusieurs des avis motivés, donnés en l'espèce, expriment l'opinion que Guillaume peut être amené devant des juges compétents, par voie d'extradition, et jugé pour des crimes de droit commun. Aussitôt la peur les a tous saisis. Guillaume vient de faire une longue déclaration à l'effet qu'il n'a eu aucune part à la déclaration de guerre; que ses ministres l'avaient expédié en Norvège pour monter plus aisément leurs mauvais coups en son absence, Il s'excuse de tout et n'accepte aucune responsabilité. Son héritier fait de même. Il a commandé ses armées et c'est tout. Si fait; si on l'avait écouté il n'y aurait pas eu de première bataille de la Marne ni de Verdun, Génie méconnu. Lui père retourner en Allemagne.

Il n'a pas encore abandonné ses droits à la succession impériale. Il a encore confiance en son étoile, pour tant très filante.

Bethmann-Hollweg y est allé, lui aussi, de sa palinodie. Bref, tous ces gens ont été de bons petits agneaux qui n'ont jamais voulu faire de mal à personne. Grands dieux! S'ils avaient été libres d'agir à leur guise, jamais cette guerre n'aurait eu lieu.

La question de la liberté des mers souleva de longues discussions; c'est un des articles importants de la déclaration de Mount Vernon. En Grande Bretagne on croit que la puissance de la flotte britannique est le plus sûr garant de la liberté de la navigation, de sa protection et de sa sécurité.

Parlant à Dundee mardi dernier le 16 novembre, Winton Churchill, s'est prononcé de manière catégorique. "Prenons garde, dit-il, de ne pas devenir imbus des idées allemandes au moment de la défaite de nos ennemis. Si les autres nations consentent à nous laisser la suprématie des mers, ce sera parce que nous la maintiendrons dans l'intérêt général".

Le Colonel Repington, critique militaire avisé, est absolument sceptique :

Je n'ai pas la moindre idée de ce que cette expression signifie et n'ai encore rencontré personne qui aie pu me le dire."

L'amiral Beresford ne croit pas que la liberté des mers laissée au contrôle d'une société des nations aie chance de protéger le monde contre une attaque du genre de celle qui vient de se terminer.

De plus, l'activité qu'ont déployée par les Etats-Unis pour l'augmentation de leur flotte devenue la plus forte du monde après celle de la Grande Bretagne, sera peut-être la cause la plus sérieuse de leur abandon de la théorie qui est à la base de la proposition présidentielle. En pratique, une puissante flotte de guerre est la meilleure garantie contre l'autogratie d'une nation ayant à ses ordres une armée nombreuse et bien équipée. La sévérité du blocus institué par les alliés, n'a pu être maintenue que grâce à la flotte britannique. C'est encore à cette flotte qu'est due la prompte concentration de l'armée américaine sur le front occidental et le transport rapide des munitions fabriquées aux Etats-Unis et au Canada.

Le président Wilson changera probablement d'opinion lorsqu'il se sera consulté avec les représentants des puissances européennes.

Pour ce qui concerne la "société des nations" ce ne sera pas trop de la sagesse réunie de tous les diplomates en vue d'établir une police mondiale assez puissante pour donner une sanction effective aux règlements élaborés à la conférence de la paix. Le traité qui garantissait la neutralité de la Belgique était bien formel et cependant, l'Allemagne n'a pas hésité à le déchirer quand le moment psychologique est arrivé. Et il a fallu près de cinq ans d'une horrible guerre pour le triomphe du droit sur la force brutale.

La révolution en Allemagne est en passe de prendre le ton d'une tragi-comédie dont les acteurs, mal préparés à leur rôle, se paient la tête de leur public par des déclarations aussi fausses que maladroitement. Il n'est pas encore possible de les prendre au sérieux. La direction générale du pays est encore aux mains d'anciens ministres du cabinet de Guillaume. Ce sont encore Solf, Erzberger et Schiedeman qui contrôlent le pouvoir. Il y a scission apparente entre la Prusse et la Bavière. Dans ce dernier état, le président de la république Bavaroise, Kurt Eisner, est en guerre avec Berlin et demande le renvoi des trois compères dont on ne sait que penser. Il a publié récemment une partie des documents secrets des archives bavaroises démontrant clairement l'action de l'Allemagne lors de la déclaration de guerre. De tous côtés se forment de petits états indépendants qui demandent la reconnaissance de leur droit à se gouverner eux-mêmes.

En Allemagne, on semble reposer toute confiance dans l'action modératrice du président Wilson. C'est à lui que l'on s'est adressé pour diminuer la sévérité des termes de l'armistice. C'est avec lui que le chancelier Ebert a communiqué au sujet de la menace de famine qu'il a alléguée pour retarder la livraison de l'outillage des chemins de fer allemands. Pourquoi Ebert, comme Max de Bade en octobre s'adresse-t-il directement à M. Wilson? N'est-ce pas de la flagornerie unie à la duplicité? un essai maladroit, parce que trop apparent, de détacher le chef de la nation américaine du concert de l'Entente? Bien plus il est question à Berlin de demander au président de faire une courte visite en Allemagne. Ce n'est pour-

tant pas nécessaire. Les Etats-Unis y sont à l'heure présente par leur armée qui occupe Trèves, tandis que les français occuperont Mayence et les britanniques Cologne. Que veulent-ils donc de plus? Que nos troupes occupent toute l'Allemagne. C'est peut-être un des événements d'un avenir peu éloigné.

De toutes ces finesses cousues de fil blanc, la Grande-Bretagne ne dit trop rien. Tout au plus s'occupe-t-elle par des démonstrations enthousiastes à cimenter l'union qui a existé depuis quatre ans avec la France. La visite du roi George et de ses deux fils, la semaine dernière; la réception accordée il y a quelques jours par Londres au maréchal Foch et à M. Clémenceau indiquent la disposition des deux pays à se donner l'appui le plus sincère et le plus cordial.

En France, on s'amuse doucement de toute la comédie boche.

Capus dit dans le *Figaro*: "Nous savons bien tout ce que nous devons à l'illustre président des Etats-Unis, mais nous ne croyons pas que cela implique une soumission aveugle qui nous fera abandonner notre conception des intérêts de la France".

De son côté le *Temps* dit: "Après avoir parlé d'arbitrage à M. Wilson, le gouvernement de Berlin veut lui faire jouer maintenant le rôle de bienfaiteur. Insensiblement, Ebert essaie de transformer l'arbitre en un avocat de la cause allemande et le bienfaiteur en un pourvoyeur et un allié".

La méthode est trop grossière pour que nos alliés des Etats-Unis s'y laissent prendre.

A. GOBEIL

4 décembre 1918.



## LA MESSE DANS LES BLÉS



(Suite et fin)

*L'Offertoire.*—Recevez, ô Père saint, les hosties que nous sommes, toutes tachées, mais unies à l'Hostie sans tache.

Nous vous les offrons pour nous tous, qui assistons et qui participons à ce grand sacrifice; pour tous nos vivants, pour tous nos morts, afin que cela serve à eux et à nous.

La sueur qui coule de dessous les casques et le sang des blessures, nous les mêlons. Que par la sueur et le sang nous ayons un jour part à la divinité de Celui qui s'est fatigué et a saigné pour nous.

Humiliés, le front contre terre, brisés, la poitrine pressée contre le sol dur, nous nous présentons devant vous, Seigneur.

Faites que notre sacrifice s'accomplisse aujourd'hui d'une manière qui vous le rende agréable.

Ne me confondez pas avec les homicides.

Les mains de mes ennemis sont accoutumées à l'injustice et se sont laissées séduire. Elles ont changé les socs en baïonnettes et là où passaient les charrues, elles ont fait passer les canons.

Pour moi, j'ai suivi le chemin dans lequel vous avez engagé mes pas, jusqu'à ce point où je suis maintenant et j'irai plus loin si vous le voulez, contre vos ennemis et les miens, sur le sol libéré de ma Patrie.

C'est pourquoi je lave mes mains avec les justes, comme le laboureur après son travail, et non avec Pilate.

*Le prêtre.*—Priez, mes frères, afin que mon sacrifice et le vôtre soient reçus par Dieu le Père tout-puissant.

*Les soldats.*—Que le Seigneur nous reçoive de tes mains. Présente-nous avec toi dans une seule offrande.

*Le prêtre.*—Le Seigneur soit avec vous.

*Les soldats.*—Et avec ton esprit, ô prêtre, qui dois raffermir nos cœurs et les élever vers le Seigneur.

*La Préface.*—Haut les cœurs!

Il est véritablement juste et véritablement raisonnable, en tout temps et en tout lieu, mais particulièrement en ce temps et en ce lieu, que les Puissances du ciel et celles de la terre, si elles veulent vaincre disent: Saint, Saint, Saint, le Dieu des Armées.

Prenez pitié, Seigneur, de la sainte Eglise Catholique dont les enfants sont divisés. Rendez-lui la paix et l'unité.

Inspirez et dirigez vous-même Notre Saint Père le Pape Benoît, le Béni, parce qu'il est plus riche en souffrances qu'en biens temporels.

Inspirez et dirigez nos évêques dont beaucoup n'ont plus de cathédrale, plus de ville, pasteurs frappés et dont les troupeaux sont dispersés.

Inspirez et dirigez le peuple chrétien dans l'angoisse.

*Le Memento des vivants.*—Souvenez-vous de mon père et de ma mère; de tous ceux que j'aime et qui sont vos semeurs, vos laboureurs, vos moissonneurs; de tous mes camarades, les anciens que vous avez appelés à la première heure et les nouveaux dont les mains commencent seulement à durcir.

*L'Élévation.*—Voici l'heure de la consécration.

Mon Dieu tout ce blé est à vous qui sert à faire le pain pour les corps et le pain pour les âmes; tous ces soldats sont à vous, qui sont des offerts, des donnés, des consacrés—et moi avec eux—et Jésus-Christ avec nous tous.

Tout le vin est à vous, le vin qui fortifie les corps et celui qui fortifie les âmes, tout le sang dans les veines chaudes des vivants, tout le sang dans les veines tièdes des blessés et des malades, tout le sang dans les veines froides des morts et mon sang—et le sang de Jésus-Christ.

Que cette grande offrande monte vers vous. C'est l'Élévation.

Nos yeux suivront l'hostie et le calice.

Voyez les hosties que nous sommes, toutes plates sur la terre comme les hosties divines sur la pierre de l'autel; voyez les calices que nous sommes, nos corps dans lesquels coule le sang offert. Nous voici tous prosternés, allongés sur le sol, dans la plus grande humilité.

C'est l'Élévation. Pas de clochette. Mais quel silence des âmes et quelle voix ont les obus qui sonnent plus fort que des bourdons de cathédrale quand l'hostie et le calice sont élevés et les fidèles abaissés.

Que tous ceux qui participent à ce sacrifice réellement (nous-mêmes) ou spirituellement (ma mère et tous ceux qui lui ressemblent par la douleur, la force, la prière, le travail et l'amour) soient remplis de grâces et de bénédictions par Jésus-Christ Notre Seigneur,

remplis comme les bras de ceux qui reviennent portant les gerbes.

*Le Memento des morts.*—Souvenez-vous aussi, Seigneur, de vos serviteurs et de vos servantes à qui vous avez donné le sommeil de la paix; en particulier de mon frère, tué à Verdun; de l'ami qui me servait la Messe et qui vous aimait; des morts de ce régiment; des morts d'aujourd'hui, tombés sous la faucille.

*Le Pater.*—Maintenant tous—tous autant que nous sommes—nous vous disons: "Notre Père".

Car il n'en est pas un qui ne prie en un tel moment, même ceux qui, au repos, font semblant de ne pas vouloir prier, même ceux qui ne savent pas prier, car au moins ils disent le "Notre Père", au moins le commencement: "Notre Père qui êtes dans les cieux, que votre nom soit sanctifié".

S'ils ne savent plus après: "que votre règne arrive", ils le désirent tellement que c'est bien plus que s'ils le disaient; "Que votre volonté soit faite", ils la font tellement et non pas la plus douce volonté, mais la plus dure.

Est-ce qu'ils ne demandent pas aussi chaque jour le pain de ce jour-là? Ils ne pensent guère à celui du lendemain, car ils ne savent pas si, demain, ils seront encore de ce monde; mais ils réclament leur pain, jour par jour, car ils ont faim et quelquefois longtemps sans qu'aucune corvée de soupe arrive.

Ils froissent des épis dans leurs mains, pour attendre, comme faisaient les apôtres.

Est-ce qu'ils ne savent pas qu'ils vous ont offensé? Ils le savent bien.

Ils comptent que vous leur pardonneriez leurs péchés comme ils se pardonnent les uns aux autres les mille misères qu'ils se font.

Ne nous laissez pas succomber à la tentation; aujourd'hui: le désespoir, la révolte, l'incroyance, le blasphème, la mauvaise mort; et les autres jours: l'impureté, le vin, l'oubli de vous-même.

Mais délivrez-nous du mal: au dehors, la guerre,—et au dedans des âmes, la paix dans le péché.

*L'Agnus Dei.*—Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, ayez pitié de nous.

Donnez-nous la paix, la paix dans l'Eglise, la paix dans l'Etat et entre les Etats; la paix, non pas comme le monde la donne, puisqu'il ne sait pas la donner, mais la paix comme vous la donnez, dans la conscience et entre les consciences; par la discipline et la charité—la paix des épis lourds.

*La Communion.*—Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison ni d'entrer dans la vôtre.

Ma maison est trop pauvre pour vous et la vôtre trop riche pour moi. Mon grenier est vide, le vôtre déborde. Mes champs sont stériles, ceux de votre Royaume donnent cent grains pour un.

Toutefois, dites seulement une parole et ma mai-

son sera enrichie, mon grenier sera rempli, mes champs deviendront féconds.

Vous descendrez alors en moi par la Communion, et je monterai chez vous quand la mort m'aura ouvert la porte.

*Le prêtre.*—Le Seigneur soit avec vous, petits enfants, couchés comme moi dans ces blés.

*Les soldats.*—Et avec ton esprit, ô prêtre, à qui nous allons demander, tout ce jour, si tu restes parmi les vivants, de nous donner les hosties qui sont dans ta custode.

Le champ s'agite. Le barrage recule devant nous.

*Le prêtre.*—*Ite missa est.* Debout, soldats. La Messe est dite.

*Les soldats.*—Bénissez-nous! Bénissez-nous!

*Le prêtre.*—Que le Dieu tout-puissant vous bénisse, le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

*Le prêtre.*—Le Seigneur soit avec vous, petits enfants, qui avancez dans les blés.

*Les soldats.*—Et qu'il soit avec ton esprit, ô prêtre, car le Seigneur t'a envoyé dans sa moisson, dans la moisson de ses blés et dans celle de nos âmes.

*Le dernier Evangile.*—Le Seigneur est avec nous, car il est et il était avant que ne sortissent de terre les premières herbes, les premiers seigles, les premières orges. Tout cela a été fait par Lui et rien de tout cela n'a été fait sans Lui.

Jean nous a montré le Seigneur qui passait en Galilée comme la lumière sur les campagnes, qui montait comme le soleil lorsqu'il veut faire mûrir les épis.

Trop peu sont devenus l'épi plein de grain et de beauté.

Mais voici que Jésus-Christ, dans notre épreuve, nous a de nouveau jetés sur la bonne terre.

Et le Verbe s'est fait chair. Réellement autrefois dans la chair de Marie, spirituellement aujourd'hui dans notre chair.

Il s'avance avec nous dans ces blés que nous foulons, et nous voyons sa gloire, plus grande que celle même des moissons mûres, sa gloire qui éclate dans ceux qui marchent à travers champs et dans ceux qui tombent, dans ceux qui vivent et dans ceux qui meurent, dans le grain de l'épi et dans le grain du sillon.

Et c'est le dernier Evangile.

Ch. QUENET,

aumônier divisionnaire.

Revue des Jeunes.



## FEMME ET FEMME



**M**ADELEINE était dans la grande cheminée avec ses trois enfants; le plus petit était sur ses genoux et les deux autres à ses côtés, accroupis sur sa jupe et presque dans la cendre d'un feu de genêts à demi éteint; une petite chandelle de résine brûlait dans une pince de fer fixée dans l'intérieur de la grande cheminée. Madeleine et ses enfants s'étaient chauffés en silence. Tout à coup l'aîné, qui avait douze ans, lui dit :

—Ma mère, où donc est notre père?

Madeleine pâlit en regardant l'enfant. Jamais encore l'enfant ne lui avait dit:—Où donc est notre père? et le coup que cette question lui porta au cœur fut affreux. Voyant qu'elle ne répondait pas, l'enfant ajouta :

—Il n'est pas mort, puisque nous prions pour qu'il revienne. Les autres marins, ajouta encore l'enfant, reviennent des pays qui sont de l'autre côté de la mer, et lui ne revient jamais comme les autres matelots.

—Et, reprit le plus jeune, assis sur les genoux de sa mère, nous n'avons pas des joujoux de l'Amérique, comme les autres qui vont à l'école.

Pendant que les enfants parlaient ainsi, Madeleine pleurait avec une si grande abondance de larmes, que

les enfants la prirent tous les trois par le cou pour l'empêcher de pleurer, et voyant qu'ils ne le pouvaient pas, ils se prirent à pleurer aussi, en criant comme si leur mère les avait quittés.

Tandis qu'ils pleuraient ainsi dans les bras les uns des autres, on frappa à la porte, et comme il était nuit, et qu'elle était fermée, Madeleine se dégagera des bras de ses enfants, et, s'étant levée, elle fut ouvrir.

Ce fut un prêtre qui entra, et, voyant, que la mère et les enfants pleuraient, il s'assit dans le coin de l'âtre, sur un banc de bois qui s'y trouvait, et attira avec vivacité deux des enfants autour de ses genoux, le troisième reprit sa place sur les genoux de Madeleine.

—Avez-vous encore de mauvaises nouvelles, Madeleine? dit le prêtre.

—Non, monsieur le curé, dit Madeleine, il n'y a rien de nouveau; mais Michel, que voilà, m'a demandé où était son père, et ça m'a fait pleurer; et voyant que je pleurais, ils ont pleuré tous les trois, et c'est alors que vous avez frappé.

—Pauvre petit! dit le prêtre, qui attira l'enfant encore plus près de lui. Tout en caressant les enfants, il ajouta, en parlant à leur mère: Je venais vous dire, Madeleine, de tout préparer pour recevoir ici votre jeune maîtresse, Mlle de Fenouilly. Elle vient

d'épouser le comte de Mons et elle va arriver avec son mari. Ils comptent rester jusqu'à la fin de l'été. Elle a reçu ce domaine en dot, et elle sera chez elle ici.

—Je ne la reconnaîtrai plus, dit Madeleine: elle était toute petite quand elle a quitté le château, et moi, ajouta-t-elle, j'étais jeune fille! Ah! monsieur le curé!

Pendant ce court entretien, les trois enfants s'étaient endormis, les deux plus grands appuyés sur les genoux du prêtre, et le plus petit sur les genoux de Madeleine.

En les voyant ainsi, le prêtre et la mère se regardèrent et se parlèrent à voix basse.

—Monsieur le curé, dit Madeleine, ils m'ont demandé où était leur père, pensez un peu si ce n'était pas pour me fendre le cœur; et comment leur répondre?

—Ma fille, dit le prêtre, il faut dire la vérité à tout le monde et particulièrement aux enfants, et ne jamais laisser leurs questions sans réponses. Dites-leur donc, oui, dites-leur que leur père est esclave; oui esclave, ma chère fille, car il est esclave véritablement. Ah! oui, et il est dans un dur et humiliant esclavage! Ils prieront pour sa délivrance, les pauvres petits, et détesteront son maître, et plus tard, peut-être, ils veilleront sur eux, afin de ne pas tomber dans la dépendance d'un maître si exigeant et si dur; et puis, Madeleine, il faut qu'ils aiment et honorent leur père, et déplorent son malheur. Oui, parlez-leur ainsi en femme chrétienne et courageuse, et quand le père reviendra, car il reviendra, Madeleine, il sera reçu avec tendresse par ses fils; il aura besoin d'être chéri et honoré, et il le sera. Le respect de ses enfants lui fera connaître toute l'étendue de votre tendresse, et il vous aimera comme vous le méritez, il saura que pendant son esclavage ses enfants ont prié pour lui.

Pendant que le prêtre parlait, les pleurs de Madeleine avaient redoublé, et son plus jeune enfant était bercé par ses sanglots.

Aux larmes amères du chagrin vient quelquefois se mêler le torrent plus doux des larmes que fait répandre l'espérance. La résolution d'une énergique et vigoureuse charité comblait le cœur de Madeleine d'une espérance très sainte; elle était attendrie par son courage, de sa force naquit une douceur nouvelle.

—Je ferai ce que vous me dites, dit-elle au prêtre; oui, monsieur Pontésbeau, je dirai aux enfants que leur père est en esclavage chez l'étranger, je le dirai aux autres et à tout le monde, les âmes chrétiennes sauront que c'est la vérité.

M. Pontésbeau dut, pour se retirer, se dégager de l'étreinte des enfants endormis, qui, tout en se frottant les yeux, l'accompagnèrent jusqu'à la porte. Là, il les bénit et prit congé de Madeleine.

Tout en déshabillant et berçant ses enfants, Madeleine pensait à cette jeune comtesse qui allait arriver bientôt, et passer dans ce vieux château les premiers mois de son bonheur. Elle l'avait connue enfant,

et ces souvenirs remontaient à plus de dix ans. A cette époque-là, Mlle de Fenouilly était une petite fille rieuse et étourdie, très gâtée par sa mère pour laquelle les caprices les plus bizarres de l'enfant étaient des ordres. On l'avait rendue délicate par des soins excessifs nécessaires.

Mme de Fenouilly était chrétienne et catholique, mais le diable n'y perdait rien, car elle adorait sa fille. Elle considérait comme un devoir de premier ordre pour elle-même et pour quiconque était sur la terre, de faire les volontés de celle qu'elle appelait *son ange*.

A quinze ans cet ange n'était pas éloigné de se croire une déesse et se comportait en conséquence.

C'était avec des grâces charmantes et des sourires ravissants que Mlle Olga de Fenouilly témoignait ses petites exigences: ces exigences étaient si niaises, qu'on aurait pu les croire inoffensives. Mais avec le temps, et dans certaines circonstances, ces tyranniques niaiseries pouvaient devenir véritablement cruelles et désastreuses.

Mme de Fenouilly était de ces chrétiennes nulles et lâches dans lesquelles il n'y a plus place pour l'esprit de Dieu, et qui croient fermement et niaisement à leur perfection, parce qu'elles sont exemptes des fautes grossières dont le monde se scandaliserait, et qu'elles accomplissent les actes extérieurs d'une religion commode et facile. Allant à confesse sincèrement, pour obtenir le pardon de leurs petits péchés; à la messe, pour remplir un devoir et montrer leur toilette, et communiant une fois l'an, pour l'exemple. De plus, le culte qu'elle avait pour sa fille la remplissait de cette douce persuasion qu'elle était la meilleure des mères, et que cette qualité la dispensait de tout le reste. Car enfin, pensait-elle, on n'est pas la meilleure des mères sans posséder de grandes vertus!

Mme de Fenouilly, adorant sa fille, se croyait dispensée d'adorer autre chose.

Quant à Mlle Olga, se voyant adorée, elle se croyait adorable. Là se réduisaient toutes les pensées qu'elle avait sur elle-même.

Je me suis souvent demandé quel monstre est l'amour-propre, en m'apercevant que, pour peu qu'il y en ait quelque part, le diable est satisfait, il ne nous chicane plus sur le reste, et nous laisse volontiers toutes les vertus du monde, pourvu que nous y mêlions un peu de cette graine.

Elle doit être abominable, cette graine, et contenir dans son germe les épanouissements possibles d'une horreur connue de Satan seul.

Oeuvres de charité, œuvres d'esprit, piété, dévouement, abnégation, zèle pour la maison de Dieu, soin des âmes, tout est égal à Satan, et aucune de ces choses ne lui semble contraire à sa haine si une dose quelconque d'amour-propre s'y trouve mêlée: toutes les ruines sont possibles avec ce dissolvant.

Si quelque chose pouvait arracher des larmes de l'œil sans regard de l'exécrable bête, ce serait le

spectacle d'une âme absolument exempte d'amour-propre.

La bête infâme supporte la vue des choses les plus sublimes, pourvu qu'une teinte d'amour-propre en ternisse l'éclat et lui permette d'en espérer la perte.

Quand Satan voit l'amour maternel, dévoué et aveugle, se couvrir d'amour-propre, il laisse l'amour maternel tranquille, sachant bien que le dévouement deviendra de l'idolâtrie, et que l'idole, un jour ou l'autre, exigera des sacrifices, peut-être des sacrifices humains; peut-être que le cœur d'un homme saignera et que la fumée de son sang montera comme un parfum d'agréable odeur jusqu'à cette femme adorée par sa mère. A l'heure du sacrifice, Satan sera là, avec l'idole, et ce ne sera pas pour elle seule que le sang du cœur fumera. Ils seront deux!

L'amour-propre semble être l'espèce sous laquelle le démon cache sa substance.

Mme de Fenouilly, que l'amour-propre d'être la plus tendre des mères entretenait dans un zèle constant à faire de sa fille la plus charmante femme du monde, vivait dans une paix parfaite. On n'est pas la plus charmante femme du monde sans avoir un peu de religion, de musique et de littérature. Si je mets ici la religion en première ligne, c'est que Mme de Fenouilly était catholique, et que sa fille, en somme, avait appris le catéchisme.

Mme de Fenouilly suivait la messe dans un petit livre de prières où elle se trouvait en abrégé, et un jour qu'une amie lui disait:

—Vous ne lisez donc pas l'évangile? Mme de Fenouilly répondit:

—Je sais cela sur le bout du doigt. Nous lisions cela, ma chère, tous les jours en pension.

Sur quoi Mlle Olga s'écria à son tour:

—Et moi donc!

Voilà pour la religion.

Quant à la littérature, Mme de Fenouilly avait lu de tout, et Mlle Olga de presque tout.

Restait la musique.

Ces dames étaient de première force. C'était chez elles le prétexte de l'admiration, du sentiment et de tout ce qui peut manifester un esprit élevé, une âme tendre, un cœur compatissant. Le nom des grands maîtres leur était connu, et elles savaient par cœur toute la musique moderne. Ajoutez à cela qu'en petit comité elles chantaient les chansons des rues, seulement pour rire.

Mme de Fenouilly avait l'habitude de dire que l'amour-propre bien placé est une excellente chose, et une chose très nécessaire à la conduite de la vie.

Elle avait placé le sien dans l'amour maternel, et croyait l'avoir placé aussi bien que possible.

L'amour-propre bien placé paraît à beaucoup de gens une chose admirable.

Mal placé, on ne sait pas ce qu'il serait.

Je remarque que tous ceux qui en ont se flattent toujours de l'avoir mis au bon endroit.

Je n'ai encore rencontré personne qui m'ait dit:

—J'ai si mal placé mon amour-propre, que cela en devient embarrassant et désastreux.

Quoi qu'il en soit, l'amour-propre de Mme de Fenouilly était extrêmement flatté dans la personne de sa fille.

Il y a des questions terribles que se posent les mères chrétiennes, quand elles se trouvent en présence d'une femme de vingt ans qu'elles ont formée.

Elles pensent:

—Peut-elle maintenant me quitter, peut-elle fonder et diriger à son tour une famille? Sera-t-elle le soutien, l'aide et l'honneur de l'homme qui la choisira? Sera-t-elle soumise et aura-t-elle le cœur fort? Lui ai-je vraiment enseigné la sagesse? La grâce et l'amabilité de sa personne auront-elles pour soutien le dévouement? Aux jours d'épreuves, sera-t-elle forte? Et aux jours de la joie sera-t-elle sage? Vaut-elle rentrer dans la retraite de sa maison parée de modestie et de science divine? Porte-t-elle dans son cœur un amour si grand que toutes les amours très saintes qui l'attendent y soient enveloppées et nourries, vivifiées et réchauffées comme aux rayons d'un soleil ardent? Les trésors de son cœur seront-ils toujours abrités à l'ombre toujours fraîche d'une courageuse modestie?

Peut-elle vraiment prendre charge d'âmes et présenter à Dieu des créatures faites à son image?

Quand de semblables questions se posent en face d'une femme de vingt ans, la grâce charmante de sa jeunesse peut attendrir le cœur ou donner un redoutable effroi.

La mère qui peut, en présence de ces questions embrasser sa fille avec confiance et se reposer de sa sollicitude, n'a pas eu d'amour-propre. Elle ne sait pas si sa fille lui fera honneur; elle sait seulement qu'elle fera honneur à Dieu, et cela lui suffit.

Mme de Fenouilly ne se posait pas ces questions, elles les avait résolues.

Elle avait désiré pour elle-même que sa fille fût jolie, et elle l'était; qu'elle fût élégante, riche, remarquée, spirituelle, aimable, et elle l'était.

Mme de Fenouilly présentait avec orgueil sa fille dans le monde; enfin, et ceci était le dernier mot, elle pouvait prétendre à un beau parti. Or, pour Mme de Fenouilly, ce qui était le couronnement de l'œuvre, ce n'était pas que sa fille se mariât bien et fût heureuse, mais simplement qu'elle, Mme de Fenouilly, eût un gendre qui fit bonne figure, non pas dans l'intimité de la vie, sous le toit conjugal en qualité de mari, de père et de fils, mais dans le monde, en qualité de gendre.

Voilà quel était l'important; il y allait de son amour-propre et, disons-le, de celui de Mlle Olga,

car l'amour-propre n'est pas même l'amour de soi, l'amour-propre n'est pas de l'égoïsme, loin de là, il est dévoué et sait, quand il faut, sacrifier l'honneur et le bonheur.

Mme de Fenouilly se servait quelquefois d'un vieux mot français qui lui donnait je ne sais quel air de vieille noblesse:

—Il faut faire état de soi, disait-elle.

Les vrais catholiques de cœur et d'âme ne connaissent pas ces dames, ne les rencontraient pas dans le bon sentier où ils ont coutume d'aller chercher la force, ni dans les chemins perdus où ils vont chercher des âmes.

Cependant, on aurait fort offensé ces dames si on leur avait dit qu'elles n'étaient pas catholiques. Du reste, le petit vernis catholique dont elles se faisaient gloire cachait en elles une ignorance absolue.

Il n'est pas rare de voir des femmes fort instruites de l'histoire ancienne, incapables d'une erreur de date ou de nom, ignorer absolument de cette même histoire tout ce qui se rattache à Jésus-Christ.

J'ai vu entre les mains d'une jeune fille un semainier où les jours étaient indiqués par Vénus, Vulcain, Mars, etc. Elle savait parfaitement toute cette histoire-là, et vous aurait très biendit que Vénus était la mère des amours, et Mars le dieu de la guerre; mais sa science n'allait pas jusqu'à vous dire le nom du saint du jour, et elle savait encore moins que le samedi est le jour de la Vierge, et le mardi le jour des anges. Son semainier lui aurait même paru ridicule s'il avait indiqué ainsi les jours, tandis que Vénus et Mars ne la choquaient point.—Cependant elle était chrétienne.

Ah! que Mlle Olga en savait long à partir de Jupiter..

Quand Mlle Olga était demandée en mariage, Mme de Fenouilly examinait l'élégance du futur et son nom.

L'homme le plus honorable du monde lui eût paru indigne, s'il avait eu un nom vulgaire. Mais dès qu'une ombre de noblesse se montrait, Mme de Fenouilly inclinait à l'indulgence pour tout le reste. Elle tenait d'autant plus que sa fille épousât un noble qu'elle-même ne l'était point. Elle était redevable de son nom de Fenouilly aux persévérantes et habiles manœuvres de son mari, qui, ayant placé son amour-propre à avoir un *de* quelconque, avait renié le nom de son père, fort honnête homme d'ailleurs, qui s'appelait Gauchon, pour se faire appeler de Fenouilly, du nom d'une petite propriété, sise aux portes de Brives-la-Gaillarde. Le nom de ce pigeonnier lui parut plus noble à porter que celui de son père.

J'ai dit que l'amour-propre n'était point égoïste, certes non, ni avare. Le petit changement de nom avait coûté 10,000 francs à Mme Gauchon.

Quand M. de Mons demanda en mariage Mlle Olga, Mme de Fenouilly ferma les yeux sur une jeu-

nesse peut-être un peu tapageuse et oisive. Elle ne voulut pas approfondir les raisons d'une ruine complète. Quant à la question de principes et de religion, elle déclara qu'un honnête homme est toujours bon chrétien. Il y avait bien, touchant M. de Mons, une certaine obscurité sur une somme de 60,000 francs. Mais l'intervention d'une grande famille ayant réglé cette affaire, elle ne voulut pas commettre l'irrévérence d'examiner elle-même le fond des choses. M. de Mons, que Mme de Fenouilly appelait—le comte—comme si il n'y en avait point eu d'autre, était homme du monde et du —meilleur monde,—suivant l'expression consacrée par les petits journaux et adoptée par Mlle Olga.

Comment ne pas être flattée d'avoir enfin fixé ce cœur volage?

Disons cependant qu'au moment de son mariage, M. de Mons fit un retour sincère sur lui-même. Il détesta véritablement sa vie passée. Il jeta même un regard vers la croix, se disant que les femmes chrétiennes devaient avoir des ressources profondes pour tirer un homme d'un certain abîme. Il vit d'un œil simple les erreurs et les horreurs de sa vie, il eut un sincère désir de tout réparer, dans la mesure du possible; il fut accablé par le sentiment des fautes irréparables. Il se dit que certaines conséquences de ses désordres étaient impossibles à arrêter, impossibles à calculer, qu'aucun repentir, aucun zèle, n'était de force à conjurer les malheurs possibles, probables même. Il se dit que les individus, les fautes et les vertus s'engendraient les unes les autres, et que les générations sont épouvantables à contempler.

Il entrevoyait comme dans un songe horrible la population des bagnes et des prisons, presque toute recrutée parmi les enfants sans pères.

Et il se disait que tous cependant avaient un père et il se disait à lui-même: qu'as-tu fait du sang de tes fils?

On parle légèrement des folies de jeunesse, elles font rire, et les hommes du meilleur monde en ont commis, il serait même ridicule dans un certain monde d'en être tout à fait exempt. Mais il arrive un jour où la foule va entendre avec épouvante, devant une cour d'assises, le cynique audace d'un assassin devenu célèbre et pour lequel l'échafaud se dressera. Il a vingt ans! et pas de père, combien d'aimables viveurs en retournant de vingt ans en arrière iraient sans frissonner, s'ils réfléchissaient sur eux-mêmes, entendre l'épouvantable horreur de cette vie? de qui est le sang qui coule sur l'échafaud?

Seulement il est convenu que cet homme, qui est né quelque part et qui meurt là, n'a pas de père. Pas de père!

(à suivre)

JEAN LANDER

Au 2 décembre

## QUEBEC

—Mort de la Révérende Mère Sainte-Rose de Lima, ancienne supérieure de l'Hôtel-Dieu du Précieux-Sang, après plus de soixante-six années de vie religieuse. La vénérable défunte était la sœur de feu Mgr Hamel, ancien recteur de l'Université Laval.

—M. le docteur P.-V. Faucher est nommé professeur de matières médicales à la Faculté de Médecine de l'Université Laval.

—Sir Charles Ross réclame une indemnité de plus de dix-huit millions pour l'expropriation de l'armurerie Ross par le gouvernement fédéral.

—Mort de M. Ephrem Chouinard, assistant-auditeur de la province, ancien rédacteur en chef au *Soleil*;—de M. Daniel Griffin, arrimeur et ancien échevin de Québec, — et de M. le notaire F.-X. Couillard, ancien maire de Lauzon.

## CANADA

—Hier 1er décembre jour d'actions de grâces décrété par le gouvernement fédéral pour remercier Dieu de la victoire.

—Après avoir passé plusieurs semaines en Europe, en qualité d'évêque militaire—*episcopus castrensis*— parmi les troupes canadiennes, S. G. Mgr Gauthier, Auxiliaire de Montréal, est rentré au pays. Il a fait l'éloge de nos braves et vanté leur moral à tous les points de vue.

—Mort de MM. les abbés Edmour Côté, curé de Saint-André du Lac-Saint-Jean, et Oswald Huot, curé de Maple Creek, en Saskatchewan,—et du R. P. F. Dagenais, O.M.I., missionnaire à Saint-Paul-des-Métis, dans l'Alberta.

—Une délégation conjointe de la Commission scolaire protestante de Montréal et de l'Association des instituteurs protestants de la province de Québec va demander, mais sans succès, heureusement, à la Commission scolaire catholique de la métropole d'adhérer à la campagne en faveur de l'institution de la fréquentation scolaire obligatoire dans notre province. Ce sont nos concitoyens protestants qui font actuellement le bruit le plus persistant autour de cette prétendue réforme, à laquelle s'oppose la saine tradition philosophique,—d'après laquelle le droit direct et immédiat des parents sur l'éducation de leurs enfants ne saurait admettre de contrainte de la part de l'Etat, —réforme impraticable, d'ailleurs, si l'on s'en rapporte à l'expérience qui en a été faite. Actuellement, le Comité catholique du Conseil de l'Instruction Publique est saisi de la question, par le fait, notamment, d'une demande en forme du Comité protestant du même Conseil.

—Entrevue annuelle des délégués du Congrès

## LES FAITS DE LA SEMAINE

des Métiers et du Travail avec le gouvernement canadien. Les représentants de ce corps ouvrier, qui ont été reçus par sir Thomas White et MM. Robertson et Rowell, ont fait tenir

aux ministres copie des résolutions passées à la Convention de Québec, dont il a été parlé dans le temps, à cette chronique. Rappelons que la dite Convention avait marqué, une fois de plus, les tendances socialistes du Congrès canadien des Métiers et du Travail.

—Constitution à Ottawa d'un comité de la Bonne Entente, pour renseigner davantage les deux éléments sur les causes du désaccord entre les deux groupes. Le lieutenant-colonel Desjardins, de Québec, était présent et il a adressé la parole.

—Le bolchévisme se répand en circulaires infâmes et montre la tête à Toronto, à Niagara et à Hamilton. Attendons-nous à voir distribuer ici de ces papiers incendiaires. Une enquête à fond s'impose, et il faut sévir sans se laisser contre les propagateurs souterrains de l'anarchie.

—Convention des agriculteurs de l'Ouest à Winnipeg. Ils adoptent un programme détaillé de revendications touchant le tarif, selon les idées courantes dans l'Ouest, et préconisent, selon un cliché déjà vieux, la nationalisation des principales utilités publiques.

—Les conservateurs banquettent, à Toronto, M. Robert Rogers, ancien ministre des Travaux Publics à Ottawa, et veulent faire revivre un parti conservateur indépendant du gouvernement unioniste actuel. M. Rogers soutient que le retour "au parti de Macdonald et de la Confédération" est nécessaire en vue des problèmes de l'après-guerre, cependant que sir Wilfrid Laurier fait appel à ses partisans.

—Afin de promouvoir la petite épargne, le gouvernement fédéral a émis des timbres spéciaux dits d'économie et d'épargnes de guerre. On achète à 25 sous un timbre, on en achète 5, 10, 16, que l'on colle à mesure sur une carte. La carte remplie,—16 timbres,—on l'échange contre un timbre d'épargnes de guerre, valant sur le coup les \$4 déboursées et \$5 au 1er janvier 1924. L'honorable surintendant de l'Instruction Publique, M. Delâge, a été bien inspiré de recommander et de mettre en train dans les écoles ce moyen ingénieux d'accoutumer notre jeunesse à l'économie.

—Démission de sir Clifford Sifton du poste de président de la Commission fédérale de Conservation. Nomination de M. W.-F. Black, Commissaire de l'Agriculture, à la présidence de la Commission pour l'établissement des soldats sur les terres, et de M. S.-J. Daly à la direction du service de la Reconstruction et du Rapatriement.

—Liquidation du *Herald*, de Montréal, un organe

des libéraux de la métropole, fondé il y a près de cent ans.

—Après une courte visite à Holyoke, Mass., chez les Franco-Américains, le capitaine Duthoit et le lieutenant Flory sont venus accomplir une tournée dans les centres français des Provinces Maritimes. Aurons-nous le plaisir de les entendre de nouveau et de les complimenter sur la victoire?

—D'après un rapport publié par M. le docteur J.-A. Beaudry, inspecteur général d'hygiène, la terrible grippe a tué 13,100 personnes dans notre province, y compris Montréal. On a rapporté près de 500,000 cas. Il y aurait dans quelques endroits, à Rimouski, par exemple, et à Hamilton, un retour offensif du fléau homicide.

—Lord Shaughnessy ira-t-il prendre bientôt, pour la première fois, son siège à la Chambre des Lords britannique.

—Mort de M. Alexis Contant, organiste et compositeur canadien des mieux connus. Il demeurait à Montréal. Il n'avait que dix-sept ans, quand il a fait sa première composition, *La Lyre enchantée*, pour piano. Il a écrit quantité de messes et de morceaux sacrés. Le 12 novembre 1905, au Monument National, il faisait exécuter *Caïn*, le premier oratorio écrit par un Canadien, et le 16 novembre 1913, son poème symphonique *Les Deux Ames*, par un chœur de 200 voix et un orchestre complet. Outre un grand nombre d'autres pièces, de plus ou moins longue étendue, M. Contant a écrit, en juillet 1917, la musique de *Sur un crucifix*, par M. Albert Lozeau. Ce fut pour lui le chant du cygne, car il était immobilisé peu de temps après par la cruelle maladie qui l'a conduit au tombeau.

—Mort de M. Patrick Ahern, principal de l'école Sarsfield, à Montréal,—et de l'honorable E.-G.-H. Hay, l'un des pionniers du Manitoba, ancien député —en 1870— à la Législature de cette province, puis ministre des Travaux Publics et de l'Agriculture.

## ÉTATS-UNIS

—La paix victorieuse incite les Américains à célébrer avec une bien plus grande solennité le 28 novembre, le *Thanksgiving Day*. S. E. le Cardinal Gibbons préside à Saint-Patrice de New-York à de grandes cérémonies religieuses, auxquelles assistent plusieurs diplomates étrangers. Le Président et Madame Wilson assistent eux aussi, à des offices en l'honneur de la victoire. Le *Thanksgiving Day* est aussi célébré au Canada, en Angleterre et en France. A un banquet au Windsor, à Montréal, sous les auspices de l'*American Women's Club*, S. H. le Lieutenant-Gouverneur sir Charles Fitzpatrick parle avec fierté de la province de Québec et exalte les hauts faits de nos soldats dans la grande guerre. A la Madeleine, à Paris, célébration organisée par les Chevaliers de

Colomb. Etaient présents LL. EE. les cardinaux Amette, de Paris, Luçon, de Reims, Bourne, de Westminster, et LL. GG. l'archevêque de Cambrai et les évêques d'Amiens, de Beauvais, de Châlons et de Soissons. LL. EE. les Cardinaux Amette et Bourne exprimèrent la reconnaissance de leur pays respectif envers les Etats-Unis. Après le chant du *Te Deum*, S. E. le Cardinal archevêque de Paris est allé sous le portique bénir une foule de 20,000 personnes.

—Les catholiques américains, clergé en tête, d'après les dépêches, pétitionnent auprès du Président, priant les Etats-Unis d'épouser à la Conférence de la paix la cause de la liberté politique de l'Irlande...

—Nos frères catholiques américains sont en voie de réaliser enfin le projet, agité depuis bien longtemps, d'un quotidien catholique de langue anglaise: la *Catholic Printing Company* de Dubuque, Iowa, a entrepris de publier la *Catholic Tribune* trois jours par semaine.

—Le bolchévisme fait également des siennes à New-York. Mais les socialistes ont maille à partir avec les soldats et les marins patriotes, au square Madison. La réunion avait été convoquée pour protester contre la sentence d'exécution infligée à Thomas Mooney, un anarchiste à la bombe. Mais Scott Nearing, le président de l'assemblée, et les autres orateurs ne tardèrent pas à se répandre en toutes sortes d'invectives. On a félicité tour à tour les "camarades" de Russie et d'Allemagne, et arboré les couleurs sanglantes de la révolution. Finalement, la ville a dû défendre sévèrement le port du drapeau rouge et renforcer les patrouilles. Quant au fameux Mooney, eh bien! le gouverneur Stephens, de la Californie, impressionné peut-être par l'attitude menaçante des ouvriers, a commué la sentence d'exécution en une sentence d'emprisonnement à vie.

—Aujourd'hui 2 décembre, procès de Victor Berger, "congressman" socialiste du Wisconsin, et de quatre autres socialistes en vue, Adolph Germer, William Komesse, éditeur du *Young Socialist's Magazine*, Louis Engdall et Irwin St-John Tusker, inculpés de violation de la loi contre l'espionnage. Toujours les socialistes! toujours l'espionnage boche!

—Au 30 juin dernier, d'après un rapport qui vient d'être publié, la dette publique des Etats-Unis était de 12 milliards 396 millions. L'entretien de l'armée avait coûté durant l'année finissant à la même date 5 milliards 659 millions, l'entretien de la marine, 1 milliard 368 millions, et le gouvernement civil, 1 milliard 516 millions.

—Le vice-amiral Sims, commandant des forces navales américaines en Europe, est promu amiral, en remplacement de l'amiral Knight, qui se retire. Le contre-amiral Gleaves succédera à Sims.

—Mort de M. Louis Delamarre, secrétaire de l'Alliance française, chargé de conférences à New-York. M. Delamarre, qui est décédé subitement,

devait donner, vendredi dernier, une conférence à l'Institut Canadien à Québec sur l'*orientation nouvelle de l'érudition française*".

## GRANDE-BRETAGNE

—Le chef libéral M. Asquith se prononce, dans son manifeste électoral, en faveur d'une ligue des nations et du *Home Rule* en Irlande. Il aura comme adversaire Madame G.-E. Hope, veuve du lieutenant-colonel Hope, laquelle se présente comme indépendante. De son côté, le parti ouvrier demande dans un manifeste, la retraite immédiate des forces alliées de Russie, la liberté du commerce, la nationalisation des terres, des mines, des chemins de fer, des transports maritimes et des pouvoirs électriques, l'imposition d'une taxe sur le capital et l'abolition complète de la conscription. Les *Sinn Feiners*, enfin, qui vont remporter la très grande majorité des sièges en Irlande, menacent de précipiter le Royaume-Uni dans une crise, au moment précis où seront engagées les négociations de paix. Leur programme est, en un mot, la déclaration d'indépendance de l'Irlande: ils vont refuser de siéger à Londres et se constituer en un "parlement irlandais" siégeant à Dublin et agissant comme dans un pays indépendant. Voilà qui est fort grave. Et c'est la Révolution ouverte en Irlande, à brève échéance! Dieu veuille qu'on n'ait pas à se repentir d'une façon trop amère d'avoir, du côté allié, tant tardé à amorcer, après la victoire décisive, la dictée des conditions de paix, et d'avoir, du côté britannique, jugé bon d'utiliser un intermède plein de pièges pour jouer au jeu, déjà gros d'aléa en temps normal, d'une élection générale!

—L'Angleterre acclame avec enthousiasme le maréchal Foch et les premiers ministres français et italien Clémenceau et Orlando, arrivés à Londres hier 1er décembre.

—Une estimation officielle porte à un million d'hommes les tués et les morts dans les armées britanniques au cours de la guerre. La flotte de guerre a perdu de la même façon 39,766 hommes, et la flotte marchande, 14,661.

—L'honorable ministre de la Justice à Ottawa M. Doherty est arrivé à Londres.

## FRANCE

—Le roi Georges V, accompagné de ses fils le Prince de Galles et le prince Albert, est l'objet d'une enthousiaste réception à Paris, où il arrive le 28. Sa Majesté est reçue à la gare du Bois de Boulogne par le président Poincaré. Le soir, grand dîner d'Etat à l'Élysée. M. Poincaré exalte la participation militaire et navale de la Grande-Bretagne à la guerre et l'entente franco-anglaise, disant: "*L'amitié d'avant-guerre s'est changée en une alliance qui aura une nouvelle utilité dans les négociations de paix. Nous avons souffert ensemble: ensemble nous avons vaincu, et nous sommes*

*unis pour toujours*". Le souverain de la Grande-Bretagne répond en célébrant la France héroïque et fait des vœux pour l'union et la prospérité des deux peuples.

Puis, réception à l'Hôtel-de-Ville. Le roi remercie le gouvernement et le peuple français de la réception chaleureuse qui lui est faite. Le lendemain soir, Georges V de donner à son tour un dîner à l'ambassade anglaise, après quoi, samedi, le roi s'en va visiter les armées victorieuses.

—La délégation officielle des Etats-Unis à la Conférence de la paix sera conduite par le président Wilson. Elle sera composée en outre, de M. Lansing, secrétaire d'Etat; du colonel E.-M. House, aviseur du président; de M. Henry White, ancien ambassadeur en France et en Italie, et du général Tasker Bliss, ancien chef d'état-major, maintenant représentant militaire au Conseil suprême de guerre à Versailles.

La délégation japonaise sera formée par le vicomte Kato, ministre des Affaires étrangères, qui en sera le chef; par le vice-amiral Takeshita et par le capitaine Kichihuro Noomuro.

—Le ministère des munitions devient le ministère de la reconstruction industrielle et garde comme chef M. Loucheur. La France utilisera sur une vaste échelle l'aide américaine en vue du développement de ses travaux publics et de ses transports, notamment par voie ferrée. On médite la construction d'un chemin de fer international de Bordeaux à Odessa.

—L'auteur de *Cyrano de Bergerac*, de *L'Aiglon* et de *Chanteclerc*, Edmond Rostand, est mort aujourd'hui.

—Mort du prince Antoine-Gaston-Philippe de Bourbon-Orléans, petit-fils du roi Louis-Philippe. Le prince était tombé de l'avion qu'il pilotait, s'infligeant une blessure mortelle. Il avait un grade dans le corps des Dragons Canadiens Royaux.

## BELGIQUE

—La victoire glorieuse et réparatrice aura couronné et comme consacré la grande auréole attachée depuis la première heure de l'invasion au front du primat de la Belgique martyre, S. E. le Cardinal Mercier. Tout le peuple belge réconcilié salue et acclame son Cardinal, lequel, en parlant de l'avenir, a proposé aux adversaires anciens des droits des catholiques la conception britannique de la liberté religieuse. Dans une entrevue, il a dit de la victoire: "*La justice de Dieu et la conscience publique sont satisfaites. Le triomphe de la justice est complet; la devise barbare que la force c'est le droit a reçu son coup de mort; le rêve de domination pan-germaniste s'est dissipé et évaporé comme des gaz asphyxiants, dans le vent, et grâce à la justice de Dieu, le droit a triomphé et les Belges sont de nouveau libres et indépendants. Nous avons gagné la guerre*". Dans une autre occasion, le Cardinal a déclaré que les Allemands, en territoire belge, ont torturé et mis

à mort quarante-neuf prêtres, et déporté en Allemagne 12,000 de ses diocésains!

—A la suite de la réception enthousiaste que lui ont faite les habitants de sa capitale libérée, le roi Albert a prononcé au parlement un important discours, le premier depuis le commencement des hostilités en 1914. Le roi a parlé du suffrage, et il a dit: *“Le gouvernement propose aux Chambres d’abaisser, par entente patriotique, les anciennes barrières et de rendre la consultation de la nation une réalité, à la base même du suffrage universel pour tous les hommes en âge d’exercer leurs droits civils”*. Tous les députés accueillirent cette déclaration par de frénétiques acclamations. Et touchant la question flamande: *“La nécessité d’une union profitable exige l’adhésion sincère de tous les citoyens d’un même pays sans distinction d’origine ou de langage. Au point de vue des langues, la plus stricte égalité comme la plus entière justice présideront aux travaux préliminaires touchant le projet que le gouvernement veut soumettre aux représentants de la nation. Le respect réciproque des intérêts flamands et wallons devrait être le principe même de l’administration et fournir à chacun la certitude d’être compris lorsqu’il parlera sa propre langue, et lui assurer le complet développement de son intelligence, particulièrement dans le domaine de l’éducation supérieure”*. Parlant de l’avenir de la Belgique. *“La Belgique, victorieuse et libérée de la neutralité qui lui était imposée par des pays que la guerre a ébranlés jusque dans leurs fondements, va jouir d’une complète indépendance. La Belgique restaurée dans tous ses droits guidera ses destinées selon ses aspirations et son entière souveraineté”*.

La scène était des plus impressionnantes. Groupés près du trône au moment de l’entrée du roi, on remarquait le cardinal Mercier, vêtu de pourpre, le bourgmestre Max, le général Leman, le défenseur de Liège, et le prince Albert, de Grande-Bretagne. La reine Elisabeth, les princes et les princesses étaient montés sur le trône avant l’arrivée du roi. En entrant, le roi Albert passa devant le cardinal Mercier, le bourgmestre Max et le général Leman et leur serra cordialement la main.

## ITALIE

—L’ancien premier ministre Giolitti, accusé de trahison, est exonéré par un comité d’enquête spécial. Quelques jours plus tard, grand émoi à la Chambre basse, où des sénateurs et des députés sont accusés d’avoir trempé dans le désastre de Caporetto. Le premier ministre Orlando appuie le projet de nommer un comité d’enquête de sept membres. Il est bien à souhaiter, dans tous les cas, qu’en Italie comme en France, les menées de trahison et d’espionnage soient percées à jour et sévèrement châtiées.

## ALLEMAGNE

—On publie ce matin 2, le texte de l’acte officiel d’abdication de Guillaume II, acte en date seulement

du 28 novembre. Le Kaiser déclare renoncer à la couronne de Prusse *“et aux droits du kronprinz”*. \* Eh! ce n’était donc pas encore fait, comme le voulaient les dépêches! L’ex-impératrice est allée rejoindre son époux au château d’Amerongen, cependant que le premier ministre de Hollande, entendant parler du côté allié de l’extradition de l’hôte encombrant, a déclaré que, si sa présence devient un danger pour l’Etat, il devra quitter le pays. De son côté, le kronprinz a été conduit à l’île de Wieringen.

—Et Solf de continuer à gémir sur la dureté des conditions de l’armistice. Au nom de l’Allemagne même démocratique, même révolutionnaire, entendez-le s’écrier que *“le gouvernement allemand proteste solennellement contre toute tentative pour enlever à l’Allemagne de son territoire”*! Jusqu’aux francs-maçons allemands qui demandent aux *“kamarades”* des pays alliés d’obtenir pour l’Allemagne des adoucissements! On le voit, les Alliés ont encore fort à faire, s’ils veulent mater l’intrigue ennemie. Et plus ils tarderont à dicter leurs conditions de paix, plus ils s’affaibliront eux-mêmes dans la dure tâche de les imposer et de les faire exécuter!

—Conférence des délégués de tous les Etats à Berlin, la semaine dernière. On adopte une résolution maintenant la nécessité du maintien de l’unité allemande et repoussant toute idée d’un mouvement séparatiste. On s’entend pour ne rien changer au fonctionnement des banques et des institutions de crédit, afin de ne pas nuire davantage à l’Allemagne à l’étranger. Le Munichois Eisner s’unit à Schiedeman pour repousser, au moins pour l’instant, l’idée d’un Etat socialiste. On décide aussi de convoquer l’Assemblée Constituante en février. Cette assemblée serait tenue à Francfort. Enfin, Ebert et Solf de dénoncer, encore une fois, les rigueurs du blocus, question de finir par impressionner les Alliés et de sa faire une popularité en Allemagne...

—Peu de temps auparavant, le Conseil des ouvriers et des soldats en serait venu à l’accord que voici avec le gouvernement: Tous les pouvoirs politiques seront entre les mains de la république socialiste allemande et du conseil des soldats et des ouvriers; leur but c’est la défense et le développement de l’œuvre accomplie par la révolution et la suppression de toute menée contre-révolutionnaire; En attendant l’élection de représentants des conseils des soldats et des ouvriers à un conseil exécutif de la république, un conseil exécutif à Berlin exercera ses fonctions; La nomination et le renvoi de tous les membres des divers corps législatifs de la république, et tant que la constitution finale n’aura pas été établie, de la Prusse, seront effectués par le conseil exécutif central qui aura aussi le droit de contrôle; Avant que le cabinet nommé des sous-ministres, le conseil exécutif doit être consulté; Une convention de délégués tirés des conseils des soldats et des ouvriers sera convoquée le plus tôt possible.

Est-ce l'anarchie vraie, ou bien un simple camouflage ?

A en croire les dépêches, le bolchévik Liebknecht gagnerait du terrain...

—Les idées bolchévistes, précisément, seraient à la hausse dans l'ouest de l'Allemagne, à Brême, notamment, à Dusseldorf et à Kiel, où l'on aurait pris pour modèle le communisme moscovite...

—Le ministre bavarois à Berlin confirme à son gouvernement la véracité de l'accusation portée contre l'Allemagne et l'Autriche, à savoir de s'être entendues pour précipiter la guerre. Le 18 juillet 1914, le comte von Lerchenfeld, ministre de Bavière à Berlin, transmit un rapport à Munich, disant que l'ultimatum à la Serbie a été retardé jusqu'après le départ du président Poincaré et de M. Viviani, président du conseil en France, pour Saint-Pétersbourg, ce qui permettait difficilement à l'Entente d'en venir à un accord et de prendre des contre-mesures. Le comte von Lerchenfeld a dit: "La Serbie ne peut manifestement pas accepter les conditions arrêtées" et en conséquence "il faut que ce soit la guerre". Il a déclaré que l'Autriche ne pouvait longtemps tarder à agir, "car cela pouvait fournir à la Serbie, sous la pression de la France et de la Russie, l'occasion d'offrir satisfaction". Dans un télégramme de Berlin à Munich, le 31 juillet 1914, le comte von Lerchenfeld a dit que les efforts de sir Edward Grey ne réussiraient certainement pas à arrêter le cours des événements. Plus tard dans la journée, il a télégraphié des renseignements sur les ultimatums à la France et à la Russie, pronostiquant leur rejet. Il a parlé des plans pour jeter les armées allemandes sur la France, qui devait être "écrasée en quatre semaines". Il a dit que le moral de l'armée française était bas et qu'elle était mal armée. Le 4 août, le ministre bavarois a exposé en ces termes l'intention de l'Allemagne de violer la neutralité belge: "Le chef de l'état-major général a déclaré que la neutralité anglaise elle-même sera payée trop cher si le prix est le respect de la Belgique. Une attaque contre la France n'est possible que par la Belgique".

Devant ces révélations de la Bavière, l'ancien chancelier Bethmann-Hollweg, mis en cause, se lave les mains et veut une enquête... Quoi qu'il en soit, voilà encore d'autres documents officiels accusateurs de l'Austro-Allemagne!

## AUTRICHE

—La Yougo-Slavie, capitale Agram, se serait donné comme régent le prince héritier Alexandre de Serbie. Il y aura une Assemblée Constituante à Sérajevo, pour décider définitivement du mode de gouvernement et décréter une constitution. Le gouvernement de Bosnie demande au prince régent plus haut nommé de réunir immédiatement la Bosnie et l'Herzégovine au royaume de Serbie, sous la souve-

raineté des Karageorgevitch. C'est-à-dire que la Yougo-Slavie comprendrait les districts yougo-slaves de l'Autriche du sud, le Monténégro, la Serbie, la Bosnie et l'Herzégovine...

—La loi de suffrage qui sera soumise à l'Assemblée Nationale de Hongrie donnerait le droit de vote à tous les hommes de 21 ans et à toutes les femmes de 26 ans, pourvu qu'ils aient été sujets hongrois depuis 6 ans et qu'ils sachent écrire et lire. Tous les électeurs de 24 ans sont éligibles à l'élection de l'Assemblée Nationale sans distinction de sexe.

Madame Rosika Schwimmer, bas-bleu, suffragette et pacifiste, irait représenter la Hongrie en Suisse. Elle est présidente de l'Association du suffrage féminin de Hongrie. On lui attribue un rôle dans l'aventure du navire de paix d'Henry Ford. Evidemment, la Hongrie est entrée tête baissée dans le mouvement féministe!

## RUSSIE

—Le dictateur Kolchak, dont nous avons décrit à notre dernière chronique le coup d'Etat, aurait été assassiné. Mais cette nouvelle ne semble pas bien sûre.

—On mande de Finlande qu'il y a eu à Péetrograd ces tout derniers temps de nouvelles orgies sanglantes. Les bolchéviks auraient massacré cinq cents officiers de l'armée russe.

## AILLEURS

—La guerre menace d'éclater entre le Pérou et le Chili. Sujet: une difficulté de frontières. C'est le traité d'Ançon, en date de 1883, qui est en question. D'après ce traité, le Chili devait garder les provinces de Tacna et d'Arica, appartenant au département péruvien de Moquegua, pendant dix ans et ensuite soumettre au vote populaire la question de savoir si on voulait rester du Chili ou redevenir du Pérou. En 1893, le Chili ne suivit pas les conditions et garda le territoire.

Les troubles ont commencé par des manifestations populaires dirigées contre les Péruviens au Chili, notamment contre le consul du Pérou à Iquique. Le Pérou a commencé à retirer ses consuls, cependant que le Chili aurait fait des excuses. Mais la situation ne paraît pas améliorée. On continue de manifester au Pérou, au Chili et en Bolivie, laquelle serait prête à soutenir le Pérou. D'autre part, la Chambre chilienne a été le théâtre de manifestations violentes, quand on lui a appris que l'incident se réglerait à l'amiable. Si bien que les chefs du gouvernement récemment choisis ont dû se retirer. De part et d'autre, la mobilisation serait commencée. On craint qu'en cas de guerre, le conflit ne puisse être localisé, d'autres pays, la Bolivie, l'Argentine, l'Equateur prenant chacun fait et cause pour l'un ou l'autre parti.

—Le bolchévisme montre aussi la tête à Monté-

vidéo, dans l'Uruguay, et au Brésil. On sévit contre cette anarchie, et le gouvernement brésilien, notamment dissout l'Union générale des Travailleurs.

—Sir Edgar Bowring est nommé Haut-Commissaire de Terre-Neuve à Londres.

—Boris est réinstallé sur le trône de Bulgarie,

où Malinoff dirige le nouveau gouvernement avec un ministère de coalition.

—La Transylvanie roumaine se proclame indépendante et avertit la Hongrie qu'elle veut récupérer ses nationaux dans cet Etat. Sur un refus de la Hongrie, la Transylvanie aurait rompu les négociations.



## Un document bolchéviste en Ontario



*Voici le sinistre appel dont parle notre éditorial:*

LA PAIX ET LES TRAVAILLEURS

Soldats et ouvriers,

Après plus de quatre ans de meurtres, de famine et de misère pour les ouvriers de l'univers, les factions capitalistes rivales en viennent à une entente. Quinze millions d'ouvriers ont été tués pour établir qu'une légion d'exploiteurs exploitent les ouvriers du monde entier. Quinze autres millions ont été rendus impotents, aveugles, atteints de maladies, pour qu'une bande de parasites puissent contrôler de nouveaux marchés, de nouvelles sources de matières premières, de nouvelles routes commerciales. Plusieurs millions de femmes et d'enfants sont morts de faim, pendant que de gros capitalistes se roulaient dans l'abondance et vous accusaient de gaspiller vos misérables gages, pendant que leurs femmes vêtues de soie pressaient vos femmes épuisées par le travail d'épargner les vivres—vous devez savoir que vous avez été forcés de faire des épargnes sur toute votre vie, et encore vous restez silencieux sous les moqueries de ces gens qui vous dépouillent de presque tout ce que vous produisez. Vous avez enduré tout cela et pourquoi? Lisez les discours des orateurs des deux bandes opposées et voyez. Pensent-ils à rendre votre vie plus agréable? Non, même les soldats de retour, qui étaient supposés "avoir combattu pour leur pays", sont obligés d'entrer dans les manufactures en raison de la trop petite pension qu'ils reçoivent pour leur "glorieux sacrifice". Sont-ils en frais d'établir la démocratie? Non, interrogez les centaines d'ouvriers qui ont été jetés en prison pour avoir osé dire la vérité sur cette guerre de conquête; interrogez le soldat estropié qui est emprisonné pour avoir osé porter son uniforme après avoir été licencié; interrogez les soldats rendus à la vie civile avec une pension qui ne suffit pas à les garder en vie. Ces soldats et ces ouvriers peuvent-ils dire honnêtement que cette guerre a eu pour but "d'assurer au monde le règne de la démocratie"? Non, alors ne vous laissez donc pas tromper par une presse mensongère et par des orateurs prostituant leurs paroles. Tout le but des capitalistes est de détruire une rivalité commerciale dangereuse, de prendre des colonies et de nouveaux marchés, d'avoir du travail à bas prix.

TRAVAILLEZ A VOUS ÉMANCIPER. — Des orateurs à la langue visqueuse vous ont dit pendant la guerre que vous contribuiez "à sauver l'Empire". L'"Empire" a été sauvé mais il ne paraît pas que cela a aidé les ouvriers. Ceux qui ont combattu pour l'"Empire" sont ramenés à aussi bon marché que possible; ceux qui ont peiné dans les fabriques de munitions sont par milliers rejetés et abandonnés. L'Empire a été sauvé! Les capitalistes n'ont plus besoin de vous, ils n'ont pas souci de ce que vous allez devenir maintenant—le plus tôt vous mourrez, le plus vite vous recevrez votre part de l'Empire. Vous savez que ces choses-là sont vraies; alors pourquoi donc ne commencez-vous pas à travailler pour votre émancipation?

Vous êtes à célébrer la victoire de vos dominateurs sur une autre équipe de dominateurs; vous êtes à applaudir la mort de quinze millions de vos camarades. Vous êtes à faire exactement ce que vos maîtres veulent vous voir faire, c'est-à-dire vous maintenir dans un état de réjouissance sur la victoire de vos maîtres, pendant que vos maîtres se préparent à vous réprimer lorsque dans quelques mois vous hurlerez pour avoir du pain. Cette victoire ne signifie rien pour vous, si ce n'est le même écrasement journalier de peines sans espérances, de pauvre nourriture, de pauvres vêtements, de pauvre demeure, de mort prématurée. Réveillez-vous! Montrez que vous méritez mieux qu'une situation d'esclave. Balayez la classe des capitalistes, sachez conquérir le pouvoir pour la classe des travailleurs, et ensuite mettez-vous sérieusement à la besogne pour élever de nouvelles institutions, pour organiser les affaires du pays de façon que les travailleurs aient la propriété et le contrôle de tout ce qui peut produire la prospérité et la répandre dans le peuple. Vous devez maintenant choisir entre la révolution pour établir le socialisme ou la dégradation et la misère.

UN EXEMPLE POUR VOUS.—Les ouvriers de Russie ont été au pouvoir depuis un an—les soldats et les ouvriers se sont unis ensemble pour renverser le czarisme; les capitalistes ont essayé de recueillir les fruits de l'œuvre des ouvriers; mais de nouveau les soldats et les ouvriers ont réunis leurs efforts pour renverser le gouvernement des capitalistes. Ils établissent leurs

conseils et se mirent à l'œuvre pour construire la cité du socialisme. Ils se trouvèrent en face de grandes difficultés: les instruments de production ne fonctionnaient plus, le système des transports avait été ruiné par la guerre, les ouvriers mourraient réellement de faim. A part ces difficultés, tous les gouvernements capitalistes du monde étaient opposés à ces ouvriers, tous les journaux des capitalistes cherchaient à les discréditer, et quelques gouvernements, entre autres le gouvernement britannique, fournirent de l'argent aux complots anti-révolutionnaires. Malgré tous ces obstacles les ouvriers russes ont triomphé. Ils ont fait sortir l'ordre du chaos; ils ont augmenté les réserves de vivres, mais on a pris grand soin pour que ceux-là seuls en aient qui travaillent, et ils ont réorganisés les chemins de fer. Les fabriques ont été remises aux ouvriers qui ont élu des comités pour diriger la production, la terre a été ôtée aux propriétaires et donnée aux paysans. Remarquez que ces faits sont actuels, ils peuvent être prouvés, tandis que les accusations de la presse jaune n'ont jamais été prouvées.

La Russie des Czars était considérée comme la Russie Noire; les ouvriers russes ont fait la Russie Rouge, et c'est sur les ouvriers russes que vous devez prendre exemple. Vous avez versé votre sang comme de l'eau pour le profit de vos maîtres; assurément vous êtes prêts à entreprendre une action décisive pour votre propre profit. Ouvriers et soldats, unissez-vous pour renverser les parasites qui s'engraissent de votre travail. Mettez-vous à l'œuvre et établissez vos conseils pour conduire les affaires du pays; emparez-vous de toutes les industries et exploitez-les pour le profit de la classe ouvrière; établissez la discipline révolutionnaire et écrasez les capitalistes comme ils vous ont écrasés depuis que vous êtes au monde. Il faut en venir à ces mesures, si vous voulez être plus que de la chair à canon en temps de guerre et que des bêtes de somme en temps de paix.

Les flammes de la Révolution couvrent l'Europe; les ouvriers d'Allemagne se sont levés et ont renversé leur classe de dominateurs, mais les capitalistes alliés vont essayer de les écraser et d'aider les capitalistes allemands, bien qu'ils fussent ennemis mortels il n'y a que peu de temps. Les capitalistes de l'univers s'aident entre eux, les ouvriers doivent s'unir pour les renverser. Ouvriers et soldats, l'issue n'est pas douteuse: ou la Révolution pour le socialisme, ou la dégradation et la misère sous le capitalisme.

CE QU'IL FAUT FAIRE.—C'est un dicton courant parmi les adversaires du socialisme que "les socialistes sont des *impossibilistes*". Ceci a été réfuté par les récents événements de Russie depuis un an ou à peu près. Les ouvriers y ont adopté la ligne d'action prêchée par les socialistes et ils ont réussi à renverser les capitalistes et à élever un genre de société où seuls les intérêts des travailleurs sont pris en considération.

Des qualités d'hommes d'Etat se sont révélées chez les socialistes qui ont effectivement réduit à néant les efforts frénétiques des gouvernements capitalistes de l'univers pour réduire de nouveau en esclavage les ouvriers russes.

Nous désirons vous persuader que l'action que nous vous proposons avec instance est pratique. Aucune théorie abstraite n'est nécessaire. Tout ce qui est nécessaire c'est que vous, soldats et ouvriers, vous constatiez que tant qu'un petit nombre d'hommes possèdent les moyens dont vous tirez votre vie, vous êtes nécessairement esclaves de ces hommes. Une fois cette constatation faite, vous devez être prêts à agir pour recouvrer votre liberté. Vous savez que le gouvernement se sert de la police et des soldats pour vous écraser chaque fois que vous essayez de faire quelque chose pour vous-mêmes. Ces hommes sont comme vous de la classe ouvrière; il faut travailler résolument pour les ramener du côté des travailleurs. C'est là le premier point à gagner, et il n'est pas si difficile qu'il peut paraître. Les ouvriers dans l'armée peinent sous un régime qui est pire que celui des usines, et ils commencent à comprendre qu'ils ne peuvent attendre qu'une misérable pension quand ils sont libérés du service militaire. Vous pouvez leur faire comprendre combien tout cela serait différent s'ils supportent la révolution des ouvriers; comment les soldats choisiraient leurs propres officiers; comment les comités des soldats auraient leur part dans la conduite des affaires du pays. En réalité, tout ce à quoi ils ne peuvent maintenant que rêver deviendrait une certitude pratique par la coopération des soldats et des ouvriers pour la défaite de la classe des capitalistes. Vous devez faire voir aux soldats que les seuls qui ont des intérêts communs avec eux sont leurs camarades les ouvriers. Tout ce qui préoccupe les capitalistes c'est de savoir à quel bas prix le soldat peut être gardé. Les soldats ont tout à gagner par le renversement des capitalistes et rien à perdre.

LA REPUBLIQUE DES TRAVAILLEURS. — Le soulèvement des soldats et des ouvriers contre leurs oppresseurs rendra nécessaire de mettre au jour un nouveau mode d'administration pour organiser la république des travailleurs. On a vu les ouvriers de Russie et d'Allemagne faire cette organisation par le moyen des comités des soldats et des ouvriers. Seuls les membres de la classe ouvrière ont le droit de se présenter aux élections et les électeurs ont le droit de leur enlever leur mandat en tout temps; en outre on fait des élections générales tous les trois mois. Voilà un système de représentation vraiment démocrate, rien ne peut être fait à l'insu des travailleurs. Ces comités ôteront tout pouvoir aux organisations gouvernementales existantes dont la principale fonction est de supprimer la classe des travailleurs.

Les employés des capitalistes auront la permission

de coopérer avec les ouvriers et s'ils refusent de le faire ils seront jetés en prison; toute personne s'opposant au gouvernement des comités sera emprisonnée jusqu'à ce que l'ordre soit parfaitement rétabli. Les hommes qui emprisonnaient les ouvriers avec tant de bonheur goûteront de leur propre médecine.

LES FABRIQUES D'ABORD.—Le premier soin des comités des soldats et des ouvriers doit être avant tout de supprimer les capitalistes et leurs partisans; deuxièmement de remettre à la classe ouvrière toute propriété privée sur les instruments produisant la richesse, afin qu'ils soient employés pour le profit de la seule classe ouvrière. Ceci ne peut être fait tout d'un coup, et le premier pas à faire dans cette direction sera de remettre les fabriques aux ouvriers qui éliront des comités pour diriger la production, dans cette œuvre on se servira des ouvriers experts. Les terres seront prises par les ouvriers agricoles et les pauvres fermiers (qui seront si heureux d'être

libérés de la servitude des hypothèques envers les financiers). Des comités supérieurs seront nommés par les premiers comités pour coordonner leurs efforts, et de cette façon la vie industrielle de la classe ouvrière sera placée sur une base solide, avec ce résultat qu'en peu de temps le capitaliste sera complètement dépouillé du pouvoir de voler et d'exploiter le travailleur.

C'est ainsi que les ouvriers d'Europe agissent et réussissent dans leur tâche, la tâche de purger le monde d'un système de gouvernement qui ne signifie que misère pour les travailleurs. Mais la première chose essentielle est l'action révolutionnaire de la classe ouvrière; rien, excepté le renversement complet des capitalistes et de leurs institutions, ne peut préparer le terrain pour l'établissement de la république des travailleurs, dans laquelle les ouvriers auront le contrôle de leur propre destinée.

Ouvriers et soldats! Sur vos épaules repose cette œuvre magnifique, tout votre avenir dépend de son succès.



## Echos et Commentaires



### Le cas allemand

#### 1. Que le bâtiment soit complet

Guillaume II a abdiqué. Cela ne doit sauver ni l'organisation unitaire allemande de la dissociation nécessaire, ni les Hohenzollern de la déchéance, ni la personne impériale du peloton d'exécution.

Sur ce dernier sujet, tout ce qu'on pourrait dire se trouve excellemment prévu par une intelligence de poète et de philosophe dans l'article de Joachim Gasquet à *Paris-Journal*:

*Qu'il abdique ne suffit point. Qu'on le juge. Il serait trop simple que les peuples seuls aient toujours à souffrir, à toujours expier les fautes et les crimes des grands. Sur cette place historique où se dressa l'échafaud d'un monarque bien innocent, lui, hélas! les morts nous incitent à méditer sur les risques du grand métier de roi...*

*Ab! nous crient-ils de leurs âmes dressées, qui, plus que celui-là mérite de mourir? Cette guerre, il l'a voulue, il l'a faite, il l'a prolongée. Il l'a menée, en dehors de toutes les lois admises. Les hommes, les cités, les nations, avaient mis des siècles à les parfaire, ces lois, à civiliser le fléau, à l'humaniser autant que l'admet la nature. Et lui, le violateur de la Belgique, l'assassin du Lusitania, le pirate de la mer et de l'air, d'un trait de plume, d'un trait asphyxiant de gaz, d'un trait nocturne de bombe, il a déclaré nul, effacé tout l'effort*

*des âges humains. Sa vieille animalité est remontée à son cerveau prussien. Plein de Luther, ce pasteur de canons, pardessus Gœthe et Beethoven, a rejoint la brute ancestrale. Avec tous les moyens que la Science donne, ce fils de Kant a fait la guerre comme un singe des bois, comme un gorille.*

Tel est le langage de la Justice et de la Raison. La politique le confirme de tout point. Il serait trop commode de donner une signature d'abdication ou de subir une simple déchéance pour régler à l'humanité un compte de dix millions de cadavres. La responsabilité est la prérogative du chef. Il a failli, il doit payer, payer jusqu'au dernier sou, payer jusqu'à la dernière goutte de sang.

Il le doit d'autant plus que sa magistrature et même sa pensée personnelle l'avaient élevé au-dessus de son peuple. Les calomnies que nous prodiguent les feuilles boches et philoboches ne nous empêcheront pas de redire la vérité. Pendant vingt ans peut-être, pendant dix ans certainement, Guillaume II a fréné l'Allemagne, et il a fréné pour la paix. Cela lui interdit la suprême excuse du *Je ne savais pas*.

#### 11. Sa dynastie

Il savait, il savait si bien qu'il a résisté. Quand il a cédé, il savait quelles énormités commençaient pour le monde. Ce crime commis sciemment doit être expié dans sa personne et dans celle de ses enfants

et de ses petits-enfants. Nous ne sommes pour aucun massacre d'innocents. Mais l'indignité perpétuelle, la déchéance perpétuelle doivent être prononcées à l'égard des Hohenzollern. L'Europe ne peut tolérer une race de princes née pour la désunion et la haine des hommes.

En les frappant de cette éviction, on se rend aux instances et aux supplications de l'expérience historique. On fait un acte de justice dont les motifs plongent fort anciennement dans le passé, et dont les "attendus" tirés du présent ne signifient que la cause occasionnelle, exceptionnellement favorable et qu'il faut saisir par prévoyance nécessaire. Mais un remède nécessaire n'est pas toujours le remède suffisant, ni topique, ni décisif. Il faut appliquer celui-là. Mais il est urgent de le compléter: morte la bête Hohenzollern, mort ne sera pas le venin. Ce que les Allemands ne peuvent plus nommer les bienfaits des Hohenzollern, mais ce qui en subsiste, une bonne provision de force, un précieux acquis d'organisation politique et militaire ne sera certes pas dissipé en un jour.

C'est par degrés que le trésor de la Maison de Prusse se dissipera ou se dissociera. Pour ces degrés, il faut du temps, le temps sera dur à passer si l'on ne prévoit point d'autres mesures, des mesures de précaution complémentaire et de défense définitive. La suprême folie serait de n'extirper qu'un tiers ou deux tiers de la cause du mal. Il faut les extirper tous trois ou s'attendre à de nouveaux maux plus amers que les précédents.

### III. La démocratie allemande

Le premier effet de la démocratie étendue à l'empire allemand serait d'y établir et d'y accroître comme partout ailleurs, par sa vertu de régime électif et de gouvernement des partis une unité rapide, une centralisation accélérée, donc un accroissement immédiat de puissance. Plus tard seulement, le jeu des mêmes rouages viendrait créer par la rivalité des factions, par la compétition et les haines des chefs, par l'instabilité et la division des pouvoirs, les causes d'affaiblissement et de décadence, d'ataxie et d'anarchie d'ailleurs favorisées par le génie révolutionnaire de l'Allemagne, par ses doctrines subversives et par la forme même de son territoire.

Les nécessités de salut et d'ordre jointes à l'enthousiasme d'un régime nouveau associées aux fermes et fortes habitudes d'administration monarchiques commenceront par paralyser les facteurs de discorde et de décadence: nous risquons d'avoir à nos portes la révolution allemande ou démocratie allemande entrevue par Henri Heine: patriote, organisée, redoutable au monde. Les républicains bavarois disent déjà dans leur manifeste, "plus de guerre, sauf pour la défense nationale". On sait en quoi consiste la

défense nationale chez les Allemands. Les responsabilités impériales et royales tempéraient jusqu'ici dans une mesure aussi faible que certaine et que mesurable, les ambitions, les vœux et les cupidités de ce peuple effréné. Elles disparues, on peut considérer comme probable pour un laps de vingt ou de quarante ans le régime chronique des grandes invasions, à cette différence près que l'envahisseur disposerait de tous les moyens du progrès moderne acquis, préparés et utilisés par un pouvoir autrement centralisé que celui des Cimbres et des Marcomans.

### IV. Le danger prévu

C'est donc à cette centralisation, à cette unification des Germains, imprudemment réalisée par Napoléon III, que les nations de l'Entente doivent faire obstacle. On voit avec plaisir qu'il y a dans le haut personnel républicain des hommes assez libres du préjugé démocratique du "droit des peuples", du préjugé socialiste des "grandes agglomérations" pour se refuser avec énergie à tout accroissement de la masse allemande. M. Deschanel ne veut pas y laisser agréger les Allemands d'Autriche. Tous les journaux du soir donnaient samedi cette dépêche de Madrid:

*Le Figaro, de Madrid, ayant demandé à M. Paul Deschanel une interview sur la situation, le président de la Chambre française s'est excusé et s'est borné à répondre:*

"Savez-vous à quoi je pense à travers notre bonheur? Au mot d'un haut diplomate allemand, en septembre 1914, à Rome: "Nous gagnerons la guerre; mais, même si nous ne la gagnions pas, nous nous la gagnerions quand même, parce que nous annexerions les neuf millions d'Allemands d'Autriche".

"La diplomatie de l'Entente saura, n'en doutons pas, prendre les mesures qui s'imposent".

...Il est clair, en effet, qu'enrichie de l'Autriche et des provinces baltiques, l'organisation unitaire allemande se mettrait à viser la Suisse alémanique et, à ce point de perfection ethnique, d'étendue territoriale, de position européenne, elle n'aurait plus à se mettre en peine de prétextes pour inquiéter, persécuter et détrousser les autres nations comme elle le fait toutes les fois qu'elle le peut depuis 2,000 ans.

Telle quelle, et sans les Allemands d'Autriche, l'existence de cette nation unie reste fort dangereuse, étant donné le nombre et la violence des griefs qu'elle pourra alléguer pour recourir aux armes. Vendredi, en comptant toutes les justes exigences de l'Entente, nous disions aux peuples unis:—Eh! quoi, vous donneriez tant de griefs à votre adversaire et lui laisseriez la puissance de les venger? Il n'y aurait pas de pire folie.

Nous espérons qu'elle ne sera pas commise. L'abdication de Guillaume II ne doit pas nous arrêter, mais nous exciter. La déchéance des Hohenzollern

ne doit pas nous satisfaire, mais nous éclairer et nous guider à notre vrai but: nous poursuivons les Hohenzollern comme créateurs de ce que M. Anatole France a appelé l'exécrable unité allemande. Nous ne pouvons pas châtier les criminels et laisser le crime durer. La chute des premiers doit faire envisager l'abolition de leur ouvrage. Ou, rien ne serait fini, tout serait à recommencer avant peu.

#### V. L'esprit et l'effort des vaincus

Il n'y a pas longtemps, un officier boche fait prisonnier, crut par erreur entendre un murmure de dérision. Il se retourna orgueilleusement et dit aux Français:

—Nous faisons la guerre au monde...

Ce romantisme de la force (il y en a un qui fait la paire avec le romantisme du droit) peut donner une idée de l'esprit public allemand quand, le peuple reposé, et les plaies pansées, l'oubli sera venu sur les misères du présent. Certes, si l'Allemagne est dissoute, elle cherchera alors à se reconstituer. Mais si elle n'est pas dissoute, la constitution unitaire lui servira à créer de nouveaux périls en tentant de nouvelles aventures. Cela est réglé comme papier à musique, Guillaume ou pas Guillaume, Hohenzollern ou pas Hohenzollern, ce sera tout un. Il y a dans l'Allemagne contemporaine, assez de corps, compagnies et communautés pour former le personnel et le matériel aristocratique d'une République puissante, d'une République impériale à la mode romaine, carthaginoise et vénitienne. L'apparence de régularité avec laquelle se font certains actes de transmission de pouvoirs n'est point pour rassurer entièrement à cet égard. Dans la magnificence de l'heure, à la clarté des incendies qu'elle allume de toutes parts, il est plus urgent que jamais d'ajouter des lumières humaines et de diriger tout ce que nous pouvons avoir d'observation et de raison sur les actes délibérés de l'ennemi.

Je ne crois pas du tout que ni à Munich, ni à Berlin, la révolution "soit truquée", mais je sais et je vois qu'il y a dans ces lieux des personnes et des organisations bien placées pour utiliser de la révolution tout ce qui peut convenir à l'Allemagne. Ces grandeurs d'état, ces puissances de position sont exactement ce qui nous aura plutôt manqué à Paris. Là-bas, ce qui leur a fait défaut, c'est l'intelligence générale, la haute vue. Si forts qu'ils soient, ces demi-hommes n'étaient nullement faits pour la domination.

#### VI. Les grandes fautes boches

Dans un curieux article la *Gazette de Francfort* du 30 octobre a fait l'examen de conscience de son pays sur le dos de Ludendorff. La feuille boche se perd dans les détails ou bien copie la presse française, notamment notre journal qu'elle suit de fort près.

Le vrai est que dans toute cette guerre, les Boches n'ont presque pas commis de petites fautes, de fautes de détail, ou bien celles-ci venaient tout droit des fautes immenses et énormes que nous leur avons comptées dès le premier jour.

Il était idiot, plus encore que criminel, de déclarer la guerre à un pays dont on s'emparait sans coup férir en se bornant à se laisser vivre. Il était idiot de compter sur la neutralité de l'Angleterre si l'on envahissait la Belgique. Il était idiot d'envahir la Belgique si, moyennant des sacrifices, on était sûr de forcer nos passages de l'Est, grâce à la supériorité immense des effectifs mobilisés. Il était idiot, après trente ans d'alliance, de ne pas tout donner ou faire donner à l'Italie pour l'avoir, sinon avec soi, du moins hors du camp ennemi. Il était idiot de pousser à fond la guerre sous-marine sans calculer l'intervention américaine.

Les fautes de détail peut-être inévitables à la guerre jouent le rôle des lésions superficielles ne s'envenimant que sur un corps malsain. Il eût fallu la double perfection du bonheur absolu et de l'art impeccable pour résister aux grandes dominantes erronées et fautives d'une entreprise que tout marquait, la folie, la disproportion, pour être manquée. C'était une entreprise essentiellement boche. La sage et bien instruite *Gazette de Francfort* écrit de Ludendorff: qu'il semblait qu'il eût perdu toute mesure. Pour le peuple german, ce n'est pas un simple semblant, c'est la vérité toute crue.

CHARLES MAURRAS

*L'Action Française.*

---

### PENSÉES

La société, a-t-on-dit, n'a jamais rien à craindre de ceux de ses membres qui craignent Dieu.

\* \* \*

Les peuples ne durent qu'autant qu'il y a des élus à tirer de leur multitude.

BOSSUET

\* \* \*

Un pays qui ne veut plus des hommes de foi, va aux hommes de loi, en attendant qu'il aille aux hommes sans foi ni loi.

\* \* \*

Tout peuple est un vaisseau qui a ses ancres au ciel.

RIVAROL

# ***La Vie Canadienne***

remercie tous ceux qui l'accueillent avec une bienveillance de plus en plus encourageante.

## ***La Vie Canadienne***

pour répondre à ces encouragements de ses lecteurs et de ses collaborateurs, dont le nombre et la qualité vont aussi s'augmentant, s'efforcera de devenir de plus en plus intéressante et utile pour ses lecteurs et pour la cause sacrée de la patrie à laquelle elle s'est consacrée.

## ***La Vie Canadienne***

publiera prochainement les articles de nouveaux et distingués collaborateurs sur des sujets de grand intérêt pour tous ses lecteurs.

## ***La Vie Canadienne***

est en vente dans les principaux dépôts de journaux du Canada, particulièrement à Québec et à Montréal, au prix de 10 cents le numéro. Le prix d'abonnement est de quatre piastres par an avec prix de faveur, trois piastres, pour le clergé, les instituteurs et les étudiants.

---

ADRESSEZ :

**LA VIE CANADIENNE**

30, RUE DE LA FABRIQUE, QUEBEC.

# La Corporation des Obligations Municipales

## PLACEMENT DE DECEMBRE 1918

*Nous offrons, sujet à vente préalable, les débetures suivantes:*

ENDROIT	Echéance:	Prix: Rapportant
Puissance du Canada.....	Nov. 1923	prix du marché
Puissance du Canada.....	" 1933	prix du marché
Province de Québec.....	Mai 1936	94.33 5½%
Province de Québec.....	" 1938	93.98 5½%
Ville de Joliette.....	" 1944	93. 5½%
Cité de Québec.....	" 1923	101.97 5½%
Cité de Montréal.....	" 1923	100. 6%
Cité de Lévis.....	Mars 1929-31	87.74 6%
Ville St-Michel.....	Mai 1922	100. 6%
Cité de Verdun.....	" 1927	96.70 6%
Cité de Hull.....	" 1928	100. 6%
Ville de Magog.....	" 1934	100. 5½%
Village Montmorency.....	Nov. 1934	100. 5½%
Village Port Alfred.....	" 1923	100. 6%
Fabrique de St-Arsène, de Montréal.....	Mars 1956	100. 5½%
Montreal-Est (Garante).....	Mai 1932	100. 6%
<b>Commissions Scolaires :</b>		
du Village St-Laurent.....	Sept. 1927	100. 6%
de St. Bernardin.....	Nov. 1922	100. 6%
de Hull.....	Juillet 1928	100. 6%
de Montréal.....	" 1926	94.03 6%
de Grand'Mère.....	Mai 1921	100. 6%

Ces obligations sont par dénominations de \$100., \$500. ou \$1,000.

Nous donnerons sur demande tous les détails des émissions de débetures décrites sur cette feuille.

Si cette liste d'obligations ne vous intéresse pas, veuillez la passer à des amis qui pourront en faire leur profit: vous leur rendrez service.

A moins d'avis contraire, toutes ces obligations sont vendues avec intérêts accrus.

Cette liste remplace les précédentes.

N. B.—NOUS NE SOMMES PAS DES COURTIER, NI NE VENDONS SUR MARGE, MAIS NOUS ACHETONS ET VENDONS POUR NOTRE PROPRE COMPTE TOUTES LES DEBENTURES QUE NOUS OFFRONS A NOTRE CLIENTELE.

# La Corporation des Obligations Municipales

**J.-W. SIMARD, Représentant**  
Edifice Banque Provinciale  
7, Place d'Armes

Tél. Main 1824. - - - Montréal.

**RENE DUPONT, Gérant**  
Bâtisse Banque d'Hochelaga  
132, rue St-Pierre

Tél. 6932. - - - Québec.